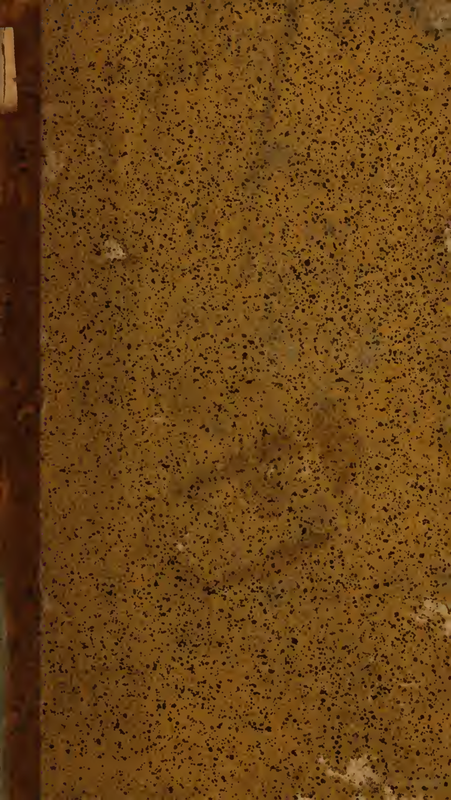




# SPLENDEUR

ET

# SOUFFRANCE.

# SPLENDEUR

ET

# SOUFFRANCE;

Traduit de l'Anglais de T. S. SURR,

PAR LE TRADUCTEUR DU POLONAIS.

TOME TROISIEME.

---

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins, N°. 9.

Chez Madame LAVERNETTE, au Cabinet Littéraire, rue Saint-Honoré, N°. 354, près la place Vendôme.

1807



# SPLENDEUR

# ET

# SOUFFRANCE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Un embarquement.*

La disparition soudaine d'Océana fut occasionnée par les circonstances suivantes.

Pendant qu'elle quittait ses vêtemens ordinaires pour prendre ceux d'un jeune garçon, son cœur timide battait avec violence : habillée précisément comme miss Decamp l'était dans le rôle de

Julio, à la première représentation de cette pièce au théâtre de Drurylane, elle s'appuya sur le bras de lady Julia, et s'engagea à l'accompagner sur le théâtre qu'on commençait à illuminer. Laissez-moi regarder la salle pendant qu'elle est vide, lui dit-elle, et essayer si mes yeux pourront demeurer ouverts. Il est bien heureux que je n'aie rien à dire, car je ne pourrais articuler aucuns sons. Je ne conçois pas ce qui me rend si craintive ce soir; s'il était possible, même à présent, je refuserais de paraître.

Parmi les personnes qui étaient sur le théâtre, lady Julia remarqua celui qui devait jouer le rôle du respectable abbé de l'Epée; combien le jeune Meriton a bien copié Kemble! s'écria-t-elle; on croirait qu'il a emprunté son habit et jusqu'à son visage. — Mais c'est un masque qu'il porte.

L'abbé de l'Epée s'approcha alors des deux amies, et touchant légèrement le bras d'Océana, lui montra les loges, le parterre et la galerie, comme s'il avait voulu lui faire entendre par signe qu'elle serait généralement applaudie. Océana comprit l'encouragement qu'il voulait lui donner et le salua, en oubliant le sexe qu'elle représentait. Les éclats de rire de ceux qui étaient sur le théâtre, attirèrent l'attention de la duchesse de Derrington.

Fi! fi! enfans, dit sa Grâce, allez, je vous prie, répéter encore votre rôle pendant un quart d'heure dans la chambre verte. Prenez-la pour votre écolière, bienveillant instituteur des sourds et muets. — Alors se tournant vers lady Julia, elle demanda où était le marquis de Leverton.... Venez, ajouta-t-elle, il en est temps, tout le monde est habillé; sa Grâce et lady Julia, de l'Epée

et sa pupille quittèrent le théâtre par des côtés opposés.

Un quart d'heure après toute la société fut frappée d'étonnement en voyant entrer le jeune Meriton habillé précisément comme l'autre abbé de l'Epée, mais sans masque.

Pourquoi avez-vous ôté votre masque, Meriton ? dit la duchesse, il vous allait mieux que toutes ces peintures.

— Mon masque ! Je ne sais pas de quel masque votre Grâce veut parler.

Sa réponse fit voir que cet abbé de l'Epée, à qui la duchesse avait confié Océana, était un imposteur ; l'alarme fut aussitôt répandue, mais déjà il était trop tard.

Ce personnage muet avait adroitement emmené Océana, de la chambre verte, dans un endroit du théâtre qui se trouvait dans l'obscurité. Alors en la prenant par surprise, il lui ferma

la bouche avec un mouchoir, l'emporta de force, par une fausse porte, dans le jardin, et de là dans l'avenue où deux de ses complices l'attendaient.

La terreur lui avait ôté l'usage de ses sens, et lorsqu'il la remit à ces deux hommes, elle paraissait sans mouvement.

Elle fut portée toujours évanouie dans un bateau, où le faux abbé de l'Epée la suivit. Alors les deux hommes ramèrent pour descendre la Tamise.

La nuit était froide et obscure; le vent soufflait avec violence, et la marée montante s'opposait à leurs efforts.

Au moment où la barque fut agitée, le chef de cette horrible entreprise donna tous ses soins à sa malheureuse victime. Des couvertures avaient été préparées; il l'enveloppa dans une ample redingote de drap, délia le mouchoir qui lui fermait la bouche, et essaya de lui faire avaler du vin. L'eau-

de-vie fut prodiguée aux matelots pour augmenter leur courage. Déjà ils étaient arrivés à *Battersea-bridge*, et Océana n'avait donné aucun symptôme de vie; enfin on l'entendit soupirer, et elle chercha à soulever sa tête. L'obscurité de la nuit l'empêchait de rien apercevoir, excepté les lumières du pont que réfléchissaient les ondes agitées; partout régnait un silence profond qui n'était interrompu que par le sifflement des vents et le bruit monotone et mélancolique des rames. Elle était couchée au fond du bateau, et ne pouvait dégager ses bras du manteau qui l'enveloppait. Où suis-je? où suis-je? que voulez-vous faire de moi? articula-t-elle faiblement. En vain elle parlait, on ne lui fit aucune réponse; elle essaya de faire quelques mouvemens, mais aussitôt l'inconnu s'y opposa, lui faisant entendre par signes qu'elle devait se soumettre sans

résister, sans parler. Au même instant il tira de sa poche un pistolet. Océana sentit l'inutilité de sa résistance et s'abandonna à son sort.

Mille conjectures se présentèrent à son esprit sur l'auteur de cet horrible stratagême, qui l'avait séparé dans un instant de tous les objets qui lui étaient les plus chers. — Ce qui lui parut le plus vraisemblable, fut qu'il était l'agent de lord Latimore. La crainte ou plutôt la terreur qu'il avait exprimée lorsqu'elle avait découvert les tourmens secrets de son âme, lui avait prouvé à quel point il redoutait qu'ils ne fussent connus. D'après cela elle ne pouvait s'arrêter qu'à cette supposition: que le coupable Latimore s'était déterminé à la faire assassiner pour ensevelir son secret; et avec cette horrible idée elle fut contrainte de garder le silence et de se résigner sans résistance.

Aussitôt qu'ils arrivèrent à la vue du pont de Westminster, les matelots cessèrent de ramer, et aidèrent leur conducteur à replacer le mouchoir sur la bouche d'Océana et à lui bander les yeux. Ils attachèrent ensuite le bateau au rivage, et firent descendre à terre leur victime enveloppée dans son manteau.

Il était plus de minuit, le vent s'était calmé; mais l'obscurité était profonde, et la pluie tombait par torrens; personne ne passait dans les rues qu'ils traversèrent: enfin ils s'arrêtèrent sur la route près d'Astley. Une voiture à quatre chevaux les attendait; Océana y fut placée, son ravisseur s'assit à côté d'elle; les deux autres hommes se mirent sur le devant de la voiture qui partit avec vîtesse. Alors on la débarrassa des mouchoirs qui l'étouffaient.

D'après les fréquens détours que faisait la voiture, Océana conjectura avec

raison qu'ils la conduisaient par des chemins de traverse, de crainte d'être découverts. Ils s'arrêtèrent deux fois pour changer de chevaux, avant que les objets fussent assez éclairés par le jour pour qu'elle pût les distinguer. Cependant elle jugea par la direction de l'ombre qui disparaissait, qu'on l'entraînait du côté de l'ouest de l'Angleterre; mais aucun des objets qu'elle commençait à discerner ne put lui indiquer le pays où elle se trouvait. Une bruyère aride s'étendait devant elle et se perdait dans l'horizon; pas une habitation ne s'offrait à sa vue; aucune trace d'êtres vivans. Elle détourna ses yeux pleins de larmes d'un aspect aussi sauvage, et les laissa tomber sur les scélérats qui étaient assis devant elle. Insensibles à tous sentimens d'humanité, ils dormaient profondément. La cruauté de leurs cœurs était peinte dans leurs horribles figures;

jamais on ne vit de physionomies plus atroces. Océana frémit d'horreur, quoiqu'elle fût résignée à mourir, et son courage l'abandonna à l'idée que c'étaient ces êtres horribles qui allaient devenir ses bourreaux. Elle détourna les yeux de ces misérables, et les porta sur leur chef; elle ne doutait pas que ce ne fût lord Latimore lui-même. Il était toujours masqué, mais ses longs et fréquens soupirs indiquaient l'agitation de son âme. A mesure que les ténèbres se dissipaient, il baissait continuellement la glace, et semblait extrêmement impatient de voir la fin de cette bruyère. Les yeux inquiets d'Océana suivirent ceux de son conducteur; elle aperçut à la fin à une distance considérable un objet qui lui parut être le clocher d'une église. L'inconnu l'aperçut en même temps, et réveilla les matelots en le leur montrant.

Océana vit bientôt qu'elle s'était trom-

pée, elle reconnut que l'objet qu'elle avait pris pour la flèche d'un clocher était le mât d'un vaisseau; à l'instant elle pressentit le sort qui l'attendait.

La voiture s'arrêta, on l'en fit descendre; elle était encore enveloppée de son manteau, et au milieu de ses craintes, sa délicatesse souffrait du costume d'homme qu'elle portait.

Son conducteur l'ayant remise à deux matelots, s'éloigna pour donner des ordres secrets à un postillon, qui partit aussitôt de toute la vitesse de son cheval; bientôt il rejoignit les matelots, et ayant fait quelques pas vers la fin de la bruyère, ils tournèrent tout à coup à gauche; l'océan se découvrit à leur vue, et le vaisseau parut à l'extrémité d'une longue baie.

Les matelots s'arrêtèrent et firent entendre plusieurs coups de sifflet. On leur répondit du vaisseau en hissant un pa-

villon, et du rivage par plusieurs coups de pistolets. Bientôt on entendit galoper des chevaux, et deux hommes, d'une tournure semblable à celle des matelots, parurent au bord de la baie, avec quatre chevaux.

Pendant ce temps-là, tout l'équipage était employé à lever l'ancre et à déployer les voiles. Océana fut placée devant un des cavaliers. Le chef lui-même se mit sur un cheval, et les matelots montèrent ceux qui restaient.

Ces hommes étaient des contrebandiers flamands qui apportaient de l'eau-de-vie de Dunkerque, pour la déposer dans les grottes de quelques parties solitaires des rivages de l'Angleterre, jusqu'à ce que leurs associés vinssent la chercher pour la vendre en secret.

Pour tous autres ces rivages eussent été impraticables, et ils n'auraient pu y parvenir sans l'adresse de leurs chevaux

qui marchaient à travers les marais, et traversaient la nage de longs espaces de mer jusqu'à terre, où leurs barques n'auraient pu arriver.

La malheureuse Océana fut conduite au vaisseau, et enfermée dans un cabinet. Là elle put donner un libre cours à son désespoir, tandis que sa prison flottante fendait les vagues, et s'éloignait de cette île qui renfermait ses plus chères espérances.

---

## CHAPITRE II.

*Charitables insinuations.*

JAMAIS, dans les plus beaux temps de la chevalerie, on ne vit de paladins plus empressés de secourir l'innocence opprimée, que ne l'était le marquis de Leverton lorsqu'il quitta le père d'Océana, bien décidé à risquer sa vie pour la lui ramener.

Le pur instinct de la bienfaisance aurait suffi pour le porter à cette entreprise, quand même un sentiment plus puissant n'aurait pas été au fond de son cœur; mais dans cette occasion l'objet dont le malheur réclamait son secours, était la fille de celui qu'il chérissait plus qu'un père, et l'idole de son cœur; elle était pour lui la source du bon-

heur suprême, et sans elle il n'en pouvait plus exister pour lui.

Il arriva hors d'haleine au bord de la Tamise, mais il ne découvrit qu'un vieux pêcheur, qui, après avoir attaché sa barque à une petite cabane, appelait sa femme pour avoir de la lumière. Le marquis l'interrogea vivement, mais il n'en tira aucunes informations, si ce n'est que la marée était très-forte, et qu'avec ce gros temps il ne pensait pas qu'une barque pût risquer de descendre le fleuve.

Dans ce cas-là, voulez-vous tout de suite le remonter avec moi? ne pouvez-vous appeler du monde? quelqu'argent que vous me demandiez, il est à vous.

Avant que le pêcheur eût parlé, sa femme parut, et répondit pour lui qu'il ne le pouvait pas.

Son vieux mari était déjà trop fatigué, disait-elle, leur garçon était ma-

lade dans son lit, il avait essuyé la pluie toute la journée, d'ailleurs le souper était chaud, et pour tout l'or du royaume elle ne le laisserait pas aller dans ce moment. Will Hardy, ajouta-t-elle, demeure de l'autre côté de la chaussée, où vous voyez de la lumière; il pourra peut-être.....

Moins de paroles, moins de paroles, s'écria le marquis avec vivacité; et laissant la vieille femme avec son souper, il courut frapper à la porte de Will Hardy. Là il fut plus heureux; mais avant que le robuste Hardy se fût procuré des compagnons et eût préparé le bateau, lord William Derrington et le capitaine Melville rejoignirent le marquis, avec plusieurs domestiques qui portaient des flambeaux.

— Noble et généreux Leverton, s'écria lord William, j'honore un cœur tel que le vôtre, mais vos efforts sont inutiles,

nous avons un moyen plus sûr de retrouver Océana; il faut nous emparer de l'auteur de cet infâme outrage, et alors ses agens seront découverts.

— Le connaissez-vous? s'écria le marquis.

—Nous le croyons, répliqua lord William, mais dans peu d'heures tous nos doutes seront éclaircis, il faut partir à l'instant pour Londres; voulez-vous nous accompagner?

—Jusqu'au bout de l'univers, milord.

Ils retournèrent au château, tout y était changé de face depuis la disparition d'Océana: de nombreux équipages traversaient avec rapidité les avenues pour retourner à la ville; l'éclat des illuminations et le mouvement du théâtre avaient été remplacés par une obscurité profonde et un morne silence; les acteurs avaient quitté leurs costumes; l'inquiétude et l'étonnement

étaient peints sur tous les visages.

On se perdait en conjectures sur ce faux abbé de l'Epée ; tous les domestiques furent interrogés ; mais au milieu de la confusion et du mouvement que ce spectacle occasionnait, personne ne l'avait remarqué.

Au retour des deux pères d'Océana, chacun témoigna au capitaine l'intérêt qu'on prenait à son malheur, car, à l'exception du marquis, tout le monde ignorait qu'elle fût fille de lord William.

La duchesse de Derrington dit qu'elle était sûre que l'enlèvement d'Océana n'était qu'un jeu. Elle ajouta même qu'elle était convaincue que c'était un tour de mistriss Morley, pour se venger de n'avoir pas été invitée à sa fête. Lady Lustre fut de l'avis de la duchesse ; comme elle en aurait été, si son opinion avait été absolument opposée.

— Oh ! il est impossible que cela soit

autrement, continua sa Grâce ; je vous assure qu'à votre place, je ne m'inquiéterais pas du tout ; c'est sûrement fort mal à elle. Mais.....

Damnation sur mistriss Morley, s'écria le capitaine impatienté...... Je demande pardon à votre Grâce, mais peut-être dans ce moment ma fille périt.... Votre voiture est-elle prête, milord ?

—Nous n'attendons que le marquis, qui est allé quitter ses habits de théâtre.

Dans le moment, Leverton entra, en disant qu'il était prêt à partir.

—Est-ce que le marquis de Leverton quitte la maison de sa mère, sans daigner l'instruire du sujet de son voyage ? dit la duchesse avec hauteur.

—Votre Grâce me pardonnera, répondit le marquis, mais dans ce moment mon esprit et mon cœur ne sont occupés que d'un seul objet. Jusqu'à ce que je sois sûr que miss Melville est en sû-

reté, je ne puis avoir d'autre pensée : allons, capitaine ! allons, milord!

—J'insiste, monsieur, dit la duchesse en rougissant de colère, j'insiste pour que vous vous rappeliez que lady Julia est ici.

—Oh! non, non, s'écria l'aimable Julia, en élevant ses beaux yeux remplis de larmes; ne songez, milord, qu'à retrouver ma meilleure amie, à la rendre à son père; ne perdez pas un moment.... partez....

Le marquis la salua, et sortit avec lord Derrington et le capitaine Melville.

—Voilà bien du bruit pour cette jeune personne, dit lady Lustre! Certainement il est naturel que ce vieux marin se tourmente et s'inquiète de ce qu'est devenue sa fille; mais je ne vois pas du tout pourquoi le marquis de Leverton négligerait lady Julia, pour courir je ne sais où, et après je ne sais qui. Je ne

conçois pas davantage par quelle raison lord William, qui doit être assez occupé de ses affaires d'état et de ses négociations, se mêle de cette recherche d'une personne qui ne mérite pas une grande considération. Pardon, mesdames, elle est votre amie particulière; mais certainement, ainsi que tout le monde le dit, il y a ici quelque mystère. Je me rappelle qu'au charmant concert de votre Grâce, lord William et un étranger, l'être le plus singulier de ce monde, étaient dans un coin à chuchoter et à comploter, en regardant cette jeune miss dont j'ai oublié le nom. Et à présent, si votre Grâce n'avait pas été frappée de l'idée que c'était l'ouvrage de cette odieuse mistriss Morley, j'assurerais que toute cette aventure était concertée; car en vérité il me paraît inexplicable qu'on puisse enlever une personne malgré elle, au milieu de tant de monde.

La duchesse qui, jusqu'à ce moment, avait concentré la colère que lui causait la conduite du marquis, ne fut plus maîtresse d'elle-même. Les insinuations de lady Lustre furent l'étincelle électrique qui produisit l'explosion, elle fondit en larmes, et au milieu de ses sanglots elle s'écriait : C'est bien, c'est très-bien ; en vérité, lady Lustre, vous avez raison. Je suis jouée, trompée, insultée, outragée.

Lady Maria Derrington essaya de calmer sa mère, mais malheureusement chaque mot qu'elle prononçait enflammait encore plus sa colère. Toutes ses paroles étaient dictées par sa haine contre l'innocente Océana, et tendaient à confirmer les craintes de la duchesse sur le mariage secret de son fils avec la fille du capitaine Melville.

Quelqu'absurde que cette supposition eût paru à la duchesse dans un autre

moment, elle lui sembla alors la plus vraisemblable. Elle fut confirmée encore dans cette idée par lady Lustre et sa fille, qui rappelaient toutes les attentions du marquis pour Océana. Elles n'oublièrent point le brusque départ de Leverton pour Salt-Hill, l'arrivée inattendue de lord William, et son entrevue avec le capitaine Melville. En vain lady Amélia chercha à combattre leurs argumens par des faits irrécusables; l'orgueil, la colère et la vengeance de la duchesse étaient exaltés au point de ne lui permettre de rien entendre. L'évêque et ses sœurs essayèrent en vain les raisons, les prières et les remontrances; mais le prélat voyant que ses soins étaient inutiles, prit les mains de ses sœurs, et se retira avec dignité et modération.

En traversant le vestibule, ils rencontrèrent lord Derrington que deux domestiques portaient à son apparte-

ment, dans un état d'ivresse qui lui ôtait toute connaissance. Le respectable M. Knowles éclairait la marche, ayant eu l'honorable triomphe de voir le duc sous la table, à la fin de la troisième bouteille qu'on avait apportée, lorsque toute la compagnie s'était retirée après cette orgie.

Julia, Amélia, dit l'évêque, en prenant leurs mains, vos cœurs n'éprouvent-ils pas un sentiment de dégoût, en voyant de semblables scènes? Les enfans du travail, qui sont témoins de cette dépravation et de ces peines qu'on s'est créées soi-même, peuvent-ils s'empêcher de s'écrier dans ce magnifique palais: *Pauvre duc et pauvre duchesse de Derrington!*

On vint leur annoncer que leur voiture attendait; l'évêque et ses sœurs retournèrent à *Berkley-Square.*

## CHAPITRE III.

### *Changement de ministre.*

PENDANT la route de Richmond à Londres, lord Derrington et ses compagnons de voyage se rappelèrent avec la plus scrupuleuse exactitude, les événemens précédens qui pouvaient avoir rapport à Océana, et faire naître quelques conjectures sur sa situation actuelle.

Le capitaine Melville, entr'autres circonstances, raconta la scène du somnambulisme de la bibliothèque, et lord William n'hésita pas à l'attribuer à l'assassinat de Mortimer dans la maison des bois.

Ils avaient décidé qu'ils descendraient

à l'hôtel de lord William, où Mortimer demeurait sous le nom de l'abbé Spallanzani, un ecclésiastique italien.

Lord William demanda à le voir en arrivant; mais au lieu du prétendu ecclésiastique, monsieur Smithson, secrétaire particulier de sa seigneurie entra dans l'appartement, et d'un air très-affecté, lui demanda un entretien particulier.

—Si cela me regarde, parlez, Smithson; mais si cela a rapport au gouvernement, mes amis voudront bien m'excuser.

—Vous n'êtes plus en place, milord; le comte Latimore et son parti triomphent; le secret de leur intrigue est étonnant; le duc de *** lui-même qu'ils ont placé à la tête de leur faction, l'ignorait il y a six heures: il n'y en a pas trois qu'il s'est présenté ici avec l'ordre du roi pour vous demander votre démission. J'ai dépêché à l'instant deux cour-

riers, l'un à Richmond, l'autre à Post-Hill.

— Ils auront ma démission, répondit lord William avec énergie ; ils garderont pour eux les travaux, les honneurs, mais ils ne retiendront pas ma fille. Vous pouvez être étonné, Smithson, mais ne vous alarmez pas ; mon esprit n'est point affecté de ce que vous venez de m'apprendre, cela ne touche pas mon cœur. Aujourd'hui même j'ai retrouvé ma fille, et au moment où j'allais la presser dans mes bras, elle a été enlevée de chez la duchesse de Derrington. Jusqu'à ce que je la retrouve, le monde entier ne pourrait exciter dans mon âme le moindre intérêt. — Mais où est le père Spallanzani ?

— Vos ennemis vous font souffrir, dans lui, encore une nouvelle peine. Il y a environ une heure que la créature de

Latimore, cet Elmer qui a été nommé sous-secrétaire d'état auprès du duc de...., est venu demander le père Spallanzani; ils sont demeurés environ dix minutes ensemble, et le père a reçu l'ordre, comme étranger, de quitter Londres à l'instant, et le royaume dans deux jours. Le bon Spallanzani, accablé de douleur, vous a écrit cette lettre, et s'est éloigné.

Lord William ouvrit promptement la lettre, et après avoir fait signe à son secrétaire de se retirer, il lut ce qui suit:

«Oh! mon noble ami, quelle étrange destinée que celle de votre Mortimer! vous avez appris de votre secrétaire pour quelle raison je quitte votre demeure. Aussitôt que j'aurai choisi une retraite sûre, je tâcherai de vous en informer. Quitter l'Angleterre! — Je ne le puis. — Si mes yeux, si mon cœur ne cons-

pirent pas pour tromper mon imagination, aujourd'hui même j'ai retrouvé un fils perdu depuis bien long-temps. — Réclamer contre l'ordre qui m'enjoint de quitter le royaume, me forcerait de découvrir qui je suis ; c'est ce que je ne puis faire, les événemens qui se sont succédés, et la foi que j'ai jurée, m'ordonnent le silence.

» Pardonnez ce griffonage, milord ; mais l'agitation que me cause la découverte d'un fils chéri, dont on veut me forcer de m'éloigner, si votre seigneurie peut en imaginer la force, me servira d'apologie. — Adieu.

» MORTIMER ».

— Si je puis en imaginer la force ! s'écria lord William, pauvre Mortimer ! tu es bien loin de penser que j'ai retrouvé ma fille, le jour même où tu retrouve un fils. — Que dis-je ? l'ai-je

retrouvée ?— Malheureux que je suis ! peut-être l'ai-je perdue pour jamais. — Mais pourquoi balancer, pourquoi donner une seule pensée à ces machinations politiques, à ces vaines inventions de la ruse et de l'adresse, pendant que les sentimens les plus forts de la nature doivent régler toutes mes démarches, et que la reconnaissance, ainsi que mon devoir, m'ordonnent de remettre moi-même entre les mains de mon souverain le pouvoir qu'il lui plaît de me retirer ? Une fois que cela sera fait, mon cher Leverton, mon digne Melville, nous attaquerons cet odieux Latimore avec des armes dont son hypocrisie et son impénétrabilité ne pourront le défendre.

L'événement en décida autrement.

Lord Latimore refusa de voir lord William et le marquis de Leverton ; le capitaine Melville fut admis, mais

lorsqu'il parla de l'enlèvement d'Océana, le comte témoigna tant de surprise et d'horreur, que le bon et loyal Melville fut entièrement convaincu de son innocence, et même la croyance de lord William fut ébranlée. Il fut convenu que jusqu'à l'arrivée de Mortimer, on ne ferait point connaître la véritable histoire d'Océana, et qu'on laisserait Latimore jouir de son triomphe apparent, pendant que les trois amis emploieraient tous les moyens possibles pour retrouver l'objet qui réunissait toutes leurs affections.

---

## CHAPITRE IV.

*Le lever d'une femme à la mode.*

Suis-je donc vouée au malheur ; faut-il que tous mes désirs soient trompés, tous mes projets déconcertés ? Dans les objets de mon ambition je ne trouve que des peines, je m'élance pour les saisir ; toutes mes démarches sont marquées par la prudence ; les richesses, la réputation, la flatterie, aplanissent ma route, et dans ces mêmes objets que j'ai tant désirés, je ne trouve que du vide, et le bonheur qu'ils offraient à mon imagination, fuit au moment où je crois le saisir. Le rouge de la folie colore mes joues, l'ennui énerve mon âme, certainement je suis la plus malheureuse créature qui existe.

C'est ainsi qu'en se mettant à sa toilette du matin, s'exprimait cette célèbre duchesse de Derrington, dont les brillans avantages excitaient l'envie; la main tremblante d'Howard, sa femme de chambre, s'efforçait en vain de réconcilier sa Grâce avec elle-même; ses soins étaient inutiles, aucune parure ne pouvait lui plaire; ces regards séduisans, ces attitudes charmantes, dont chaque jour elle faisait une longue étude devant son miroir, ne lui paraissaient pas même tolérables. Howard lui avait vu souvent de l'humeur, des caprices; mais jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais eu cette sombre tristesse.

La disparition d'Océana, en dérangeant les fêtes que sa Grâce avait ordonnées, n'était pas la seule cause de son chagrin, elle en avait un plus réel. Cet événement lui avait fait connaître les sentimens du marquis, et lui ôtait

l'espoir de voir réussir le projet qu'elle avait formé depuis long-temps, d'une alliance avec la famille Latimore. La rupture qui avait eu lieu entre lord William et le comte, élevait une barrière éternelle entre ces deux illustres maisons; le triomphe de Latimore à la cour obscurcissait la splendeur de la famille de Derrington, et glaçait les esprits de la duchesse.

Placée depuis sa naissance dans la région du plaisir, élevée au milieu des hochets de la folie, cette enfant de la mode ne connaissait point le bonheur tranquille de la vie domestique. Elle n'avait que le nom de mère et d'épouse; tous ses sentimens se perdaient dans sa passion pour la flatterie; l'éclat du faux brillant qui éblouissait son imagination, ne laissait que du vide et de la glace dans son cœur.

Jusqu'à ce moment les malheurs de

la duchesse n'avaient été qu'une privation de bonheur, et n'avaient eu d'autres sources que l'impossibilité de trouver dans le plaisir une satisfaction durable : elle était au moment d'en éprouver de plus réels. Ses folies avaient épuisé sa fortune, la rupture du mariage de son héritier ne lui permettait pas d'espérer de conserver la jouissance des terres qui lui étaient substituées, et elle prévoyait le moment où elle serait obligée de renoncer à ce luxe qui était devenu nécessaire à son existence.

C'est en prononçant cette exclamation : *je suis certainement la plus malheureuse femme qui existe!* que l'objet de l'envie et de l'admiration générale descendit de son cabinet de toilette dans la salle du déjeûner, où sa Grâce paraissait ordinairement à midi, et bientôt était environnée de cet essaim d'insectes brillans qui voltigent

et s'agitent aux rayons de l'astre du jour.

Ce salon, ou plutôt cette suite de salons, venait d'être décoré et meublé à l'égyptienne, des sphynxs en défendaient l'entrée ; sur les meubles somptueux qui le décoraient, on avait sculpté les emblêmes des victoires de Nelson sur le Nil. Les plantes les plus rares répandaient leurs parfums, et présentaient l'image de l'été, dont un foyer ardent rappelait la température.

Une sorte de désordre dans ces magnifiques appartemens annonçait les goûts de ceux qui les occupaient. Sur un coussin de satin vert bordé de franges d'or, était couchée la petite chienne française Sapho, tandis que M. l'abbé, dans son costume du matin, s'étendait sur un sofa, et partageait avec elle une tasse de chocolat et des gâteaux. Une chaise était chargée de musique, une

autre de livres. Des romans français, des comédies allemandes, des ouvrages de politique, de théologie, d'agriculture, des pamphlets satiriques étaient épars dans la chambre ; on voyait ensemble Peter, Pindare et Hannah-More, l'ouvrage de Locke sur l'entendement humain, et celui du comte de Rumfort sur les pommes de terre, les Modes de Paris, de Londres, les Etudes de la nature.

Des journaux, des billets de spectacles, des chansons nouvelles, des sermons et des listes de charités couvraient un grand piano sur lequel lady Mary jeta en entrant un superbe shall de cachemire parfumé d'essence de rose, qu'elle quittait ordinairement pour se mettre à sa harpe.

Le moment où sa Grâce paraissait dans cet appartement était celui où le portier laissait entrer la foule de ceux

qui venaient lui faire leur cour.

A peine avait-elle reçu de sa fille les complimens ordinaires du matin, que parut lady Lustre, dont la volubilité avait, ces derniers jours, été très-utile pour chasser l'ennui de l'hôtel de Derrington. Sa seigneurie fut bientôt suivie de lord Yawnley avec son ombre, Tom Pliant. Milord, se débarrassant d'un énorme spencer, le jeta languissamment sur un des sofas égyptiens, avec son chapeau et son bâton, et s'assit en bâillant, vis-à-vis de la duchesse. Mon Dieu, dit-il, comme ces orangers sont tardifs! Tardifs! dit lady Lustre, comment pouvez-vous être aussi ignorant? ils portent des fruits toute l'année.—Oh! oui, ma chère, je l'avais oublié. — Mais, je vous prie, qu'est devenue cette aimable créature que j'ai vue avec votre Grâce quelque part? J'ai oublié, où... miss Melville?...—Mon Dieu, lord Yawn-

ley, dit lady Mary, vous ne savez donc pas qu'elle est perdue, et que personne ne sait où elle est? — Oh! je l'avais entièrement oublié. Je suis incroyablement sujet à oublier, n'est-ce pas, Tom? — Oh! oui, milord.

Sa seigneurie bâilla deux ou trois fois, et se tournant vers son ami, lui dit : N'avais-je pas quelque chose à demander à sa Grâce, eh! Tom? — Oui, pour le vieux capitaine. — Oh! cela est vrai. Puis-je prier sa Grâce de parler au ministre en sa faveur? — Sur quoi donc, Tom?

—Oh! ne tourmentez pas inutilement votre mémoire, lord Yawnley, dit sa Grâce avec un sourire forcé; vous ne vous rappelez pas que lord William n'est plus ministre?....

—Oh! mon Dieu, que j'en veux à ma maudite mémoire! je vous demande mille pardons, je suis au désespoir de

vous en avoir parlé ; et qui ont-ils fait ministre à présent ?

— Mais, lord Yawnley, vous savez bien que c'est lord Latimore.

— Lati.... Latimore ! Je suis sûr d'avoir entendu ce nom quelque part, mais je ne sais où. Dites-moi, je vous prie, le connaissez-vous ? était-il au siége de Saint-Jean d'Acre ? Oh ! plutôt ne me le dites pas. J'arriverais trop tard à Tattersall. Avez-vous dit qu'on fît avancer mon garrick, Tom ?

— Nous irons à pied, milord.

— Oh ! c'est vrai, j'y ai envoyé mon domestique ; n'est-ce pas, Tom ? je crois l'avoir oublié.

— Quelle malheureuse mémoire vous avez ! dit la duchesse. J'espère que vous ne serez jamais appelé en témoignage.

— Sur mon honneur, je ne me rappelle de rien, n'est-ce pas, Tom ? — Je souhaite le bon jour à votre altesse.

— A votre Grâce, vous voulez dire, milord, dit Pliant.

— Ah! mon Dieu, je pensais que je quittais l'hôtel de Brandebourg, et je prenais votre Grâce pour la margrave! mais dans un appartement égyptien les erreurs de la vue sont excusables; ma mémoire aurait dû être corrigée par les objets qui étaient autour de moi : excusez mon erreur. Tom, donnez-moi mon spencer... Je prie votre Grâce d'excuser mon erreur.

— Oh! je l'imiterai, milord, dit la duchesse, et dans une minute j'aurai oublié qu'il existe un lord Yawnley.

— Oublierez-vous cela, milord? dit lady Lustre avec un sourire malin.

— De toutes les absurdités que la folie a inventées pour parvenir à être distinguée, dit la duchesse, lorsque lord Yanwley se fut retiré, cette affectation de manquer de mémoire est la plus ridicule.

— Et pour cette raison, c'est celle qui doit le mieux réussir, dit lady Mary ; une lorgnette ou des lunettes vertes ne sont plus une singularité, et ne prouvent pas qu'on a la vue courte. Ainsi la réputation de lord Yawnley sera éclipsée au moment où George Stanley reviendra de Brighton; car il est décidé à établir la mode de parler par signe. Je l'ai déjà vu en faire usage. — Comment vous portez-vous, George? les bains ne sont-ils pas charmans? Un signe de tête fut sa seule réponse. Un moment après il fut abordé par une sémillante beauté. — Stanley, voulez-vous me conduire à Worthing, ce matin? votre garrick est-il ici? Un sourire et quelques signes de tête annoncèrent qu'il y consentait. Une troisième personne le prit par le bras, et lui raconta l'histoire du jour. Stanley faisait simplement un signe de tête dans les momens où d'au-

tres auraient dit : Certainement, — tout de bon, — en vérité, — étonnant, etc. Stanley est à la tête d'une puissante faction, et je vous assure que les merveilleux à vue courte céderont la palme de la singularité aux merveilleux sans mémoire, qui seront bientôt éclipsés par les merveilleux muets.

Dans ce moment entra Meriton, le Congrève du siècle. La duchesse était reconnue pour être l'arbitre du goût, et elle était l'élève de Meriton.

— Ah ! Meriton, dit sa Grâce en lui tendant négligemment la main.

Il la reçut en lui faisant une révérence respectueuse ; et la regardant tendrement, il lui dit avec un ton de sensibilité : « Vous avez mal dormi cette nuit »?

— *Pas du tout*, répliqua-t-elle.

—Vos yeux n'ont pas leur éclat accou-

tumé ; voulez-vous que je vous envoie Waren ?

— Peut-il guérir les maladies de l'esprit ? oh ! Meriton, c'est un instrument bien délicat que l'esprit humain.

—A quoi pourrions-nous comparer le vôtre ? dit Meriton ; serait-ce à une harpe éolienne, dont le moindre souffle du zéphir tire des sons harmonieux ? ou plutôt à la lyre d'Apollon, dont la mélodie accompagne les chants des muses et les concerts célestes ?

—Ah ! flatteur ! il fut un temps où j'aurais souri en entendant mon éloge sortir de la bouche de l'arbitre du goût ; mais vous ne sauriez croire combien à présent je suis contrariée : tandis que je me flattais moi-même de recevoir les applaudissemens de tous ceux dont on peut apprécier l'éloge, j'ai découvert qu'il y a une personne dont je devrais réellement désirer d'avoir l'approba-

tion, qui prétend que les hommages du monde, l'adulation et l'encens qu'il prodigue à son idole, ne sont qu'une brillante infortune.

—Ah! sûrement c'est la vieille douairière Drabfare, qui bâtit une chapelle aux Méthodistes à Margate, dit Meriton.

— Non, réellement, ce n'est pas la douairière. Je vous remercie d'avoir pensé que je devais désirer d'avoir son approbation.

—Vous me pardonnerez, mais je cherche en vain dans la société, sans pouvoir deviner quel est ce cynique glacé dont vous me parlez.

— Oh! non, j'ai entendu vanter son esprit et l'élégance de ses manières.

— Alors dites-moi son nom, car le monde ne doit pas être trompé plus longtemps par un imposteur.

— On l'appelle, répliqua sa Grâce avec

un regard plein d'expression, la duchesse de Derrington.

Meriton, dont la modestie n'était pas la première qualité, fut confondu, et, peut-être pour la première fois de sa vie, ne sut que répondre.

Pendant cette conversation, plusieurs personnes entrèrent dans l'appartement, et après avoir fait une simple révérence à la duchesse, les uns se mettaient à causer ensemble, les autres s'amusaient à parcourir des livres ou un journal.

Sa Grâce qui sentait ses esprits se ranimer chaque fois qu'on ouvrait la porte de son salon, jouissait de son triomphe sur Mériton, et ses yeux commençaient à reprendre leur vivacité ordinaire.

—Assez, Meriton, dit sa Grâce avec un sourire, mais n'oubliez pas que je dois avoir ma revanche ce soir; venez de bonne heure chez lady Lustre....... A

propos, je n'ai pas déjeûné..... Un peu de médisance m'en tiendra lieu, mais j'aperçois un grand maître dans ce genre.

Meriton s'inclina et sortit.

Le reptile dont sa Grâce voulait parler, avait la forme d'un homme, ses petits yeux étincelaient comme ceux d'un furet, son visage jaune et décharné devenait encore plus grotesque par le contraste de ses lunettes vertes, et d'une large cicatrice; lorsqu'il parcourait les salons, chacun fuyait sa langue empoisonnée; les vérités les plus simples, en passant par sa bouche, devenaient d'affreuses calomnies, qu'il répandait avec délices dans tous les cercles. Son nom cependant était à la mode, et cette puissante divinité forçait la duchesse à ouvrir sa porte à M. Lance.

Malheureusement le mérite n'était pas un passe-port nécessaire pour être admis chez la duchesse de Derrington,

puisque les hommes les plus immoraux et les sots y étaient reçus, lorsque leur nom ou leur célébrité leur permettaient de s'y présenter. Et quoiqu'elle distinguât ceux qui joignaient à la fortune, aux titres, ou au génie, une réputation sans tache, le soleil de la mode, ainsi que celui de la nature, brillait pour les bons comme pour les méchans.

C'est ainsi qu'à l'hôtel de Derrington se réunissait un mélange de caractères, d'après lesquels il était impossible de conjecturer quels étaient les goûts et la moralité de la souveraine de la mode. Des jockeys titrés et des philosophes modernes, des nobles banqueroutiers et des agioteurs de la cité, des gens de lettres et de grands garçons qui à peine connaissaient leurs lettres; cette réunion formait une assemblée du bon ton qui ressemblait à la bourse royale de Londres; et celui qui aurait parcouru

les différens groupes où il était question de chevaux, de la Billington, du changement de ministres, de parure, de médecine, de bénéfice et de la paix, aurait accueilli des phrases coupées aussi bizarres que celles-ci :

—« Sur mon honneur je l'ai payé cent guinées à Tom Meriton, elle lui en coûte deux cents, c'est la meilleure jument que j'aie montée, elle a de la figure, elle fait dix milles dans une heure, et ... ».

— « Elle fait entendre sa voix comme Dieu dans l'espace ».

« La question sur les catholiques ». — Bon, milord, c'est de la poudre aux yeux pour le peuple. Entre vous et moi... ».

— « L'enlèvement était nécessaire, car ils disent que les choses en étaient au point que le faux pas ne pouvait pas être caché plus long-temps ».

—« Quelle charmante robe a lady Mary

Derrington ? avez-vous jamais vu une aussi belle mousseline ? que pensez-vous qu'elle a coûté à sa seigneurie »?

— « Consomptions, asthmes, rhumatismes et autres maladies : qui pourrait exister sans le docteur Nostrum » ?

— « Quelle est votre opinion, hors du parlement, sur le bill du divorce » ?

— « Je ne puis douter de l'effet que cela aura sur les comestibles, déjà le blé a baissé à *Reading-market;* et un de mes amis particuliers a perdu beaucoup dans une spéculation qu'il a faite sur le fromage parmesan ».

Telles étaient les phrases coupées qu'on aurait pu recueillir en parcourant les salons du déjeûner de la duchesse de Derrington.

Une belle pendule française sonna trois heures, les salons commençaient à s'éclaircir, lorsque sa Grâce se retira.

Elle s'était mise une seconde fois à sa toilette; Howard, comme si elle eût eu la baguette d'Arlequin, transformait la belle languissante du déjeûner en une intrépide beauté de Bond-straet; déjà ses belles boucles blondes avaient été changées en cheveux courts, d'un noir d'ébène; et elle avait quitté son élégante parure pour prendre l'habit d'Amazone et les demi-bottes.

—Maman, le garrick est à la porte, dit Mary en entrant chez sa mère; mais de qui est cette lettre? ajouta-t-elle en jetant les yeux sur la toilette.

—Donne-la-moi, mon enfant; ainsi que lord Yawnley, je l'avais oubliée. Elle est de votre père, je pense que c'est une gazette officielle, qui m'annonce où on pourra le rencontrer pendant cette semaine.

Sa Grâce rompit le cachet et lut ce qui suit:

« Il faut que l'Italie ou la Suisse soit votre résidence pendant cinq ou six ans ; je vous en laisse le choix. Je suis décidé à partir la semaine prochaine : puisque notre héritier a perdu la fortune des Latimore, il est de notre devoir de lui laisser celle des Derrington, sans qu'elle soit chargée de dettes, et vous savez qu'il ne nous reste que ce moyen ; le choix que je vous laisse de votre retraite doit vous prouver l'attachement

De votre affectionné époux,

DERRINGTON ».

Pendant que la duchesse lisait cette lettre, la petite vanité de lady Mary jouissait de voir la foule se presser autour de son superbe garrick, pour admirer cet échantillon du goût de Godsall. Un cri perçant de la mère la tira de son enchantement, et il fut suivi d'une violente attaque de nerfs.

On renvoya le somptueux équipage, et la duchesse, avec un nouveau sentiment de douleur, s'écria : *Je suis certainement la plus malheureuse créature qui existe !*

---

## CHAPITRE V.

### *Un projet.*

Dix jours s'étaient écoulés depuis l'enlèvement d'Océana, et ses amis désolés n'en avaient pu avoir de nouvelles : toutes les conjectures étaient épuisées, tous leurs efforts inutiles, tous leurs stratagêmes sans succès. Lord William, accablé de douleur, succomba sous le poids de son infortune, et tomba dangereusement malade à Salt-Hill.

Le marquis veillait son oncle avec la tendresse d'un fils, tandis que le capitaine Melville employait chaque jour, chaque heure, chaque moment, à une recherche infructueuse.

Mortimer arriva alors à *Salt-Hill*,

sous un déguisement méconnaissable ; il avait appris la maladie de lord William, mais il en ignorait la cause, ne lui ayant pas fait connaître sa retraite lorsqu'il reçut l'ordre de quitter le royaume.

Quand il apprit les détails de l'histoire d'Océana, il tomba à genoux auprès du lit, de son ami, et serrant sa main défaillante, il la porta à ses lèvres, et laissa couler ses larmes.

—O mon cher Derrington, combien je dois partager vos peines ! depuis dix jours je cherche à trouver la certitude d'une conviction que mon cœur seul m'a donnée, je crois avoir retrouvé mon fils..... Combien notre destinée est étrange ! le même jour nous fait connaître nos enfans, et ce qui est plus étrange encore, votre fille est arrachée à vos embrassemens par mon..... Que dis-je ! s'écria-t-il en se relevant et

plaçant sa main sur son front, mon imagination trompe peut-être ma raison; cependant cela doit être ainsi.

—Que veut-il dire? mon cher fils, dit lord William à son neveu, en essayant de se soulever sur son lit; cela est-il possible? le prétendu abbé de l'Epée serait-il votre fils, Mortimer?

—Le prétendu abbé de l'Epée! répéta Mortimer, c'est une excellente idée. Dites-moi, milord, en s'adressant au marquis, ne serait-il pas possible d'avoir un habit exactement semblable à celui que portait cet abbé?

—Rien de plus facile, répondit le marquis; mais puis-je vous demander pour quel usage?

—Laissez-moi ce soin, milord; j'ai pris, il est vrai, plusieurs déguisemens en ma vie, mais jamais pour commettre une mauvaise action. Si je pouvais réussir, deux pères à la fois

béniraient mon stratagême, et s'il échoue, l'un d'eux au moins aura fait son devoir. Tâchez, milord, de me procurer cet habit, et laissez-moi le soin du reste.

—Il le faut, mon neveu, dit lord Derrington, je connais bien Mortimer, son arrivée a rappelé ma vie prête à s'échapper. Allez, allez, mon cher ami, puisse Dieu protéger vos projets! que je vive assez pour savoir ma fille en sûreté, et que le ciel m'accorde le bonheur de l'embrasser encore une fois! ... Ne perdez pas un instant, oui je....—Il ne put achever sa phrase, mais ses regards exprimaient son inquiétude et son impatience.

Le marquis prenant une entière confiance en Mortimer, d'après celle que lui témoignait son oncle, donna les ordres les plus précis pour qu'on lui montrât les habits de théâtre de la mai-

son de campagne de Richmond, et il fit des vœux pour le succès d'un projet qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder comme puéril.

---

## CHAPITRE VI.

### *L'Idole du peuple.*

Toutes les tentatives que firent les Derrington auprès de lord Latimore, furent infructueuses et repoussées avec mépris ; son triomphe fut si complet, que tous les membres de cette illustre famille furent dépouillés des places et des pensions qu'ils possédaient. La cour et la nation entière applaudissaient à lord Latimore, tandis que la plus basse calomnie accompagnait les Derrington dans leur retraite.

La fortune de Latimore était à son plus haut période, il avait enfin atteint le but auquel tendait son âme ambitieuse ; il ne lui restait plus de vœux

à former, et d'après la constitution de son pays, ne pouvant porter la couronne, il était tout, puisqu'il en était le premier ministre.

Il fut enivré de l'éclat de son élévation et des dignités qu'il avait obtenues par sa persévérance, sa duplicité, son hypocrisie et ses crimes; son orgueil triomphant contemplait avec un sourire de mépris ces êtres vertueux renversés par ses talens supérieurs et son imperturbable audace.

On doit remarquer qu'il devait en partie ses derniers succès aux soins d'Elmer. Le comte Latimore, en le plaçant comme secrétaire d'état sous le duc de...., n'avait pas seulement eu l'intention de le récompenser; Elmer lui devint très-utile, en s'emparant de l'esprit du duc, dont il connaissait la faiblesse.

Les principes vertueux qu'Elmer ché-

rissait depuis son enfance, l'avaient fait hésiter long-temps sur la route qu'il devait tenir, soit en s'éloignant du comte, soit en s'abandonnant à sa conduite et à sa fortune. Mais l'attachement que nous sentons pour ceux que le temps et l'habitude nous ont graduellement appris à estimer, est une des plus dangereuses séductions, et son pouvoir sur notre esprit est d'autant plus grand, que nous en sentons moins l'influence. Ce que nous regardons comme un vice dans un autre homme, nous ne le voyons que comme une faiblesse dans ceux que nous aimons.

Ce fut ce qui trompa Elmer; quand un soupçon s'élevait dans son âme pure et franche, il éprouvait aussitôt la force de ce sentiment exprimé avec tant d'énergie dans ces vers :

*Que la voix soit maudite, que l'heure soit effacée, qui me fait voir*

*un monstre dans celui que j'aime.*

Et lorsqu'à l'exaltation de ce sentiment se joignit l'espoir de remplir les premières places de l'état, et celui d'obtenir la main de lady Julia, on ne s'étonnera pas qu'Elmer fît céder les scrupules de l'homme d'honneur à la politique de l'homme d'état ; il devint la créature et l'agent de lord Latimore, avant de s'apercevoir de sa propre dégradation.

Déjà on voyait au lever de Latimore les adorateurs du pouvoir et des richesses ; des groupes de flatteurs l'entouraient, les sénateurs attendaient un de ses regards, les pairs recevaient ses ordres, les bataillons marchaient à sa voix, les voiles de navires s'enflaient à sa volonté, et le ressort secret qui donne le mouvement à cette roue miraculeuse du commerce et de la richesse nationale, était dans sa main.

C'est avec tout cet éclat que paraissait aux yeux du vulgaire l'image du pouvoir suprême, l'objet de l'admiration et de l'envie; mais combien ce brillant Latimore était différent de lui-même aux yeux de Durand, ou de son ami Elmer!

Le jour même que Mortimer se proposait d'exécuter le projet qu'il avait formé pour découvrir le sort d'Océana, l'une des compagnies de commerce donna une fête superbe au premier ministre, à la taverne de Londres. L'enthousiasme du peuple lui fit dételer les chevaux de sa voiture; Latimore et Elmer furent ainsi conduits en triomphe jusqu'à *Berkley-Square*, au milieu des acclamations et des cris: *Vive Latimore! vive à jamais le premier ministre!*

Ses sœurs furent alarmées de ce bruit, elles vinrent à sa rencontre, accompa-

gnées de l'évêque et de M. Winterton, et le félicitèrent d'être délivré de marques d'estime aussi tumultueuses.

—Ces pauvres diables en auraient fait autant pour Derrington, dit Winterton, s'il avait voulu sacrifier son honnêteté à sa popularité.

Lord Latimore sourit avec amertume.

—Méchanceté, pure méchanceté, Winterton! dit lady Amélia; combien de fois ne vous ai-je pas entendu déclamer sur les droits du peuple, et vanter la coutume sauvage de se choisir un chef par acclamation! mais je crois que vous autres démocrates vous n'êtes les avocats du peuple que pendant qu'il vous aime.

— La conscience qu'on agit pour le bien public est la seule récompense qu'un homme d'état puisse désirer, dit l'évêque; la faveur du peuple ne peut remplir notre cœur, comme l'ob-

servait une fois *la pauvre miss Melville*. . . .

Lord Latimore trembla.

— Qu'avez-vous donc, Elmer? dit lady Amélia, vous changez de couleur au nom d'Océana, vous en étiez éperdûment amoureux, nous le savons bien, n'est-ce pas, Julia?

Lady Julia se sentit prête à défaillir. — Cessez cette plaisanterie, chère Amélia.

—Mais, continua Amélia, je parle sérieusement, je trouve qu'il a réellement l'air coupable.... Allons, avouez-le, jeune homme...... Convenez que vous avez fait plus de cent questions au jeune Meriton sur son déguisement? Voyez comme il rougit, Julia! c'était une audacieuse entreprise pour le timide, le modeste Elmer, comme nous l'appelions autrefois...... Ditesnous donc où elle est?.... Est-ce dans

quelque jolie petite maison ?..... Avec une vieille duègne ?..... Eh bien ! à Brompton ou à Rochampton ? .... Allons, Elmer, pourquoi ne parlez-vous pas ?

Elmer n'avait réellement plus la faculté de s'exprimer ; il avait été tellement pris par surprise que, n'étant encore que novice dans l'art de dissimuler, il se sentit confondu. Il essaya de sourire avec l'air de prendre cette accusation pour une plaisanterie. A la fin, d'une voix mal assurée, il essaya de dire : Excellent, en vérité ! admirable !

— Oui, dit Winterton d'un ton sévère, lady Amélia joue son rôle mieux que vous.

—En vérité, messieurs, dit lady Julia avec beaucoup d'émotion, je trouve ce sujet trop sérieux pour en plaisanter ; quant à moi il m'affecte trop profondément, et je vais me retirer.

—Vous êtes malade, lady Julia, dit Elmer avec une impétuosité qui ne lui était pas ordinaire. Grands dieux! vous avez l'air extrêmement souffrante.

— Cela est vrai, dit-elle en laissant couler ses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

Elmer lui offrit son bras; elle le refusa avec un regard de mépris, et s'appuya sur celui de M. Winterton, laissant le sous-secrétaire d'état, dont la tête était encore remplie des exclamations du peuple, le plus malheureux des hommes.

Lord Latimore avait emmené l'évêque, dès qu'il avait entendu prononcer le nom de Melville.

Elmer demeura attaché à la place qu'il occupait; ses yeux étaient fixés sur la porte par où lady Julia était sortie.

—Elle me soupçonne, dit-il à voix basse, elle me méprise! Malheureux que je

suis ! est-ce pour cela que j'ai renoncé à l'honneur? est-ce pour mériter ce cruel dédain que j'ai abandonné mon indépendance, que je porte les chaînes de l'esclavage ? Dans ses paroles, dans ses regards, je voyais cètte préférence qui devait faire mon bonheur ; c'est ce qui m'a perdu. Le plus ardent amour s'est joint à l'ambition pour m'aveugler, pour me rendre sourd au cri de ma conscience. Pour obtenir ce bonheur inappréciable, je me suis plongé dans l'abîme de la corruption politique. Je suis devenu un conspirateur, un hypocrite, l'agent le plus actif de la plus infernale calomnie, le complice d'un démon armé contre un ange, d'un Latimore contre un Derrington.... Ah ! si l'infortunée Melville succomboit !.... Grand Dieu! aurais-je donc été le vil instrument d'un assassinat? ... Sûrement il y a un pouvoir magique dans la voix de Latimore,

qui anéantit toutes les facultés de mon cœur et de ma raison... Que puis-je faire à présent?... L'âme noble et pure de lady Julia aura sans doute découvert le changement de la mienne, elle l'aura vue dans toute sa difformité. Lorsqu'avec les yeux pleins de larmes, elle m'a questionné sur le sort de son amie, elle a découvert mon trouble, l'horreur que j'éprouvais : ah! dans ce moment, j'aurais abandonné jusqu'à l'espoir de la posséder, pour être encore innocent... Fatal aveuglement! misérable ambition! où m'as-tu conduit? que ne puis-je effacer les fautes de quelques jours!... Vaine espérance! peut-être, dans cet instant même, ma malheureuse victime succombe, accablée de désespoir elle-même, et son dernier soupir accuse l'auteur de ses infortunes.

Elmer était encore à la même place, abîmé dans ses réflexions, lorsque l'é-

vêque qu'il n'avait pas vu entrer, lui demanda où étaient ses sœurs. Je leur apporte, ajouta-t-il, de bonnes nouvelles. Un homme avec les mêmes habits que l'abbé de l'Epée, attendait votre retour avec impatience, et je ne doute pas qu'il n'ait quelque chose à vous apprendre au sujet de miss Melville.

— Melville ! de l'Epée ! s'écrièrent successivement lady Julia et Amélia, qui entrèrent avec Winterton dans le salon, dont la porte entr'ouverte leur avait laissé entendre ce que l'évêque venait de dire. — Où est-il ? lui avez-vous parlé ? dit lady Julia.

— Il paraît que cette personne désirait voir M. Elmer, avant d'être présentée à mon frère, dit l'évêque, et Henry l'avait conduite à la bibliothèque : j'y étais avec le comte, Henry a été obligé de lui dire ce que voulait cet

étranger, et je les ai laissés ensemble.

— Le ciel a entendu mes prières, s'écria lady Julia, et les misérables auteurs de nos peines ont enfin senti des remords.

— Dieu le veuille ! dit l'évêque.

— Cela puisse-t-il être ! bégaya Elmer qui était à la torture.

Il tremblait que son agitation ne fût remarquée ; mais à l'instant l'attention de tous ceux qui étaient présens se porta sur un autre objet. Lord Latimore se précipite vers eux ; ses yeux sont égarés, ses lèvres et ses joues pâles et froides comme si la main de la mort les avait touchées ; ses cheveux sont hérissés, une sueur abondante coule sur son front. — Ah ! cachez-moi, cachez-moi ce visage odieux ; engloutissez-moi, anges de ténèbres, dans vos plus sombres abîmes, plutôt que de me laisser voir encore cet infernal sourire !........

... Malédiction sur lui ! vengeance, vengeance !.... Puisse Latimore avoir une main de feu pour brûler le cœur de Mortimer ! ...

Il tombe sans sentiment le visage contre terre.

Elmer, frappé de terreur, restait immobile ; Julia et Amélia eurent à peine la force de regagner leur appartement, pendant que l'évêque et Winterton prodiguaient leurs secours au comte.

L'étranger qui avait fait une impression si terrible sur lord Latimore, entra bientôt dans le salon. Son maintien était plein de calme et de dignité : laissant de côté le comte qui était encore évanoui, il s'approcha d'Elmer, et lui dit d'un ton de voix bas et solennel qui lui fit reconnaître Spallanzani : « Ma visite était pour vous, disciple de Latimore ; la Providence a voulu que j'eusse cette entrevue avec ce misérable ambitieux.

Il a laissé échapper de sa bouche un nom qui doit nécessairement conduire le père d'Océana à son enfant... Vous tremblez, le crime n'habite pas sans remords dans le cœur d'Elmer... Je me réjouis de voir une telle émotion.... Ah! si vous cessiez d'être coupable, pensez avec quel ravissement votre père embrasserait les genoux de celui qui lui rendrait son fils..... Alors, j'en suis sûr, vous aideriez à remettre Océana dans les bras de son père. Je lis votre surprise dans vos regards... mais Latimore revient à lui, il faut que je disparaisse. Ce papier vous indiquera le lieu où nous pourrons nous retrouver seuls. Je vois les combats de votre esprit; je connais la force et le danger de la séduction dans l'exaltation de la jeunesse et dans un cœur tel que le vôtre. Croyez-moi, Edouard, j'ai pour vous la tendresse d'un père.

En prononçant le mot *d'un père*, il

saisit la main d'Elmer, la porte à ses lèvres, la mouille de ses larmes, et disparaît.

—*Edouard! Père!* Dieu de la nature, pourquoi mon cœur s'émeut-il en entendant mon nom et à la voix de cet étranger?

Un profond soupir du comte rappela alors à Elmer le danger que courait le secret de son protecteur, exposé ainsi dans un moment de délire aux yeux de sa famille et des domestiques.

Le malheureux Latimore s'était évanoui en tombant. Il ouvrit alors lentement les yeux, et Elmer essuya la sueur qui coulait sur son visage.

L'évêque et M. Winterton le soutinrent dans leurs bras. Aussitôt qu'il aperçut son secrétaire, il les repoussa avec effort, saisit le bras d'Elmer, et d'une voix tremblante et précipitée, dit: Beauclair est-il parti? — Oui, milord,

répliqua Elmer. Le comte, penchant alors sa tête sur son épaule, et faisant un signe de la main pour qu'on s'éloignât, dit d'une voix à peine intelligible : — Dans mon appartement, dans mon appartement.

---

4.

## CHAPITRE VII.

### *Remords.*

Le comte s'appuyant toujours sur Elmer, entra dans son appartement. En traversant l'antichambre où se tenait toujours Durand, ses yeux la parcouraient avec effroi. En entrant dans sa chambre, il regarda encore autour de lui, comme s'il eût craint d'apercevoir un objet terrible; enfin un peu rassuré, il essaya de se soutenir lui-même, fit signe à Elmer d'ôter la clef de la porte; et après un long silence, il lui dit:

— Je sens encore la chaleur de la vie; Elmer, approchez. Dites-moi, mon ami, si je peux vivre encore, ou si je touche à mon dernier moment?

— Milord, je ne vous comprends point.

— Dites-moi si cette horrible vision qui me tue a été aperçue par d'autres que par moi?...l'avez-vous vu ?...Beauclair l'a-t-il vu ?

— Milord, je ne puis absolument comprendre votre pensée.

— En vérité, s'écria le comte en se sentant ranimé, votre ignorance me rend la vie. Vous n'avez donc rien vu ?

— Non, milord ; seulement cette personne qui était sous le déguisement de l'abbé de l'Epée.

— Assez, assez, ma fortune l'emporte ; je suis encore Latimore.... S'il avait été visible à d'autres yeux qu'aux miens, Beauclair l'aurait aperçu.

— Qui, milord ?

— Oh! Elmer, un affreux spectacle. Il est vrai que ce n'était qu'une vision ; à présent je puis me moquer de cette vaine

terreur.... Qu'elle ait été causée par une soudaine exaltation de mon esprit, ou par un pouvoir surnaturel, c'est ce que je ne puis dire. Ecoutez et jugez. L'évêque et moi nous passions dans la bibliothèque ; Henri m'annonce qu'un étranger dans le costume de l'abbé de l'Epée, m'y attendait. Ne doutant pas que ce ne fût Beauclair, et impatient de connaître le résultat de son entreprise, j'y cours. Beauclair m'attendait le dos tourné vers la porte, regardant des livres qui étaient sur la table au-dessous de la grande glace. Eh bien! Beauclair, m'écriai-je, qu'avez-vous à me dire de cette fille ? J'avais à peine prononcé ces mots, Elmer, que la plus terrible apparition qui soit jamais sortie des tombeaux, s'offrit à moi sous la forme de Mortimer : le même sourire insultant était sur ses lèvres, et sa poitrine découverte me montrait la bles-

sure qu'il reçut de ma main. Cette vue glaça mon sang ; je fuis cet horrible spectacle, et comme vous l'avez vu, j'ai succombé à cet excès d'émotion dont je rougis à présent.

— Mortimer ! Mortimer ! lui, Mortimer ! Quel mystère ! s'écria Elmer.

— Que dites-vous ? s'écria le comte. Vous pâlissez, vous tremblez ; parlez, Elmer.

— Je me perds dans mes conjectures. Ne m'avez-vous pas dit, milord, que celui que vous supposiez être Beauclair avait le dos tourné de votre côté, et le visage contre la grande glace ?... Oserai-je le dire, milord ? ne se pourrait-il pas que la figure que vous avez vue fût celle de Mortimer vivant ?

— Quelle supposition ! ne vous ai-je pas dit que c'était Beauclair ?

— Pardonnez-moi, milord, j'ai la

preuve du contraire ; celui que vous avez pris pour Beauclair est venu dans le salon pendant que vous étiez sans sentiment ; son habit était semblable à celui que Beauclair avait pris lorsqu'il enleva miss Melville ; mais ce n'était pas lui, milord, sa voix et sa figure m'ont fait reconnaître le père Spallanzani.

— Que dites-vous? Spallanzani l'astrologue ? l'agent de Derrington ? le misérable qui faisait le rôle de Julien de Rosenbergh ? Quel mystère ! Mais cela ne peut pas être ; ne lui avez-vous pas porté l'ordre de quitter le royaume comme étranger ?

— Oui, milord, mais c'est de ce matin seulement que j'ai des raisons de croire que Spallanzani est demeuré caché dans la maison de Derrington.

— Damnation ! ai-je été joué encore une fois par un jongleur? Non, non,

ela n'est pas possible. J'ai vu le visage le Mortimer, j'ai vu sa blessure comme e vous vois; je sais qu'il y a des personnes qui ont l'art de se servir des illusions de l'optique pour présenter l'apparence des morts, et ce Spallanzani aurait pu employer ce prestige. Mais Derrington se serait-il abaissé à se servir d'un moyen aussi puéril, et aurait-il eu l'audace de l'employer avec Latimore? Et si cela n'est pas, comment éclaircir ce mystère? Vous dites que c'était Spallanzani; cet homme que nous sommes sûrs qui se montrait à moi sous la forme de Julien, vous avez entendu sa voix, vous dites qu'il vous a parlé?

— Oui, milord, et jusqu'à mon dernier moment, mon cœur conservera l'impression des paroles qu'il a prononcées.

— Mais que vous a-t-il dit? Vous

êtes pâle et tremblant, et des larmes roulent dans vos yeux !...

L'agitation de Latimore était extrême. — Elmer, vous me connaissez, il ne faut pas être à moitié mon ami.

Elmer hésita.

— Quelle est donc cette faiblesse indigne d'un homme ? parlez, monsieur, êtes-vous pour moi ou pour mes ennemis ?

— Quelle nouvelle preuve de ma fidélité dois-je vous donner, milord ? Depuis le premier moment où vous avez daigné jeter un regard de bonté sur moi, malheureux orphelin ! mon cœur reconnaissant vous a juré un dévoûment sans bornes, et le destin lui-même ne pourrait me changer ; chaque jour m'a fait connaître l'étendue de votre génie ; le respect s'est uni à la reconnaissance, et je puis dire que j'ai adoré mon protecteur. Enfin, lorsque vous m'avez accordé

le titre de votre ami, lorsque vous m'avez confié vos peines, le ciel est témoin que j'ai mis ma gloire à pouvoir les adoucir.

Les yeux de Latimore peignaient les craintes de son âme.

— Que signifie cette préface, monsieur? on veut abandonner celui à qui on rappelle ses services passés.

— Moi, vous abandonner! milord; tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je demeurerai auprès de vous.

— Alors que signifient ces protestations? quel besoin avez-vous de me donner ces assurances?

— Peut-être, milord, perdrai-je votre confiance en vous apprenant ce que m'a dit Spallanzani, et l'effet que son discours a eu sur mon cœur; je pourrais vous le cacher, mais je veux agir franchement avec mon noble

protecteur, quand même ma témérité devrait me coûter la vie. J'oserai donc vous dire que je me repens d'avoir été complice de l'enlèvement de miss Melville. C'est un attentat que rien ne peut justifier, et je me méprise moi-même d'avoir été instruit de cette action barbare, sans l'avoir prévenue.

Le cœur orgueilleux de Latimore ne put se contenir plus long-temps ; l'indignation éclatait dans ses regards.

— Est-ce vous, Elmer, que j'entends ? Est-ce vous, que j'ai tiré de la poussière pour vous élever aux honneurs, qui osez parler ainsi au créateur de votre fortune ? Croyez-vous que je vous ai choisi pour me faire des sermons ? Que signifie ce repentir dont vous parlez à votre maître ? Déjà peut-être la voix de votre conscience vous a conduit aux pieds de miss Melville, pour lui demander pardon, et pour m'accuser ?

— Les tortures les plus cruelles pourraient briser mon être, mais jamais arracher de moi un mot des secrets que Latimore m'a confiés. Non, jamais je n'ai trahi mon maître.

— Que signifie alors cette apologie? à quoi bon ces sermens solennels? je les hais dans la bouche de tous les hommes, mais encore plus dans ceux qui savent ou qui devraient savoir que la politique les inventa pour tenir en respect la multitude..... Vous tremblez?

— En vérité, milord, je tremble en entendant votre doctrine. Il s'est fait en moi une révolution; les circonstances m'ont engagé à m'examiner moi-même, et l'aventure de cette nuit a hâté seulement un aveu que depuis plusieurs jours je pensais à vous faire. Ecoutez-moi avec patience, je vous supplie, et malgré tout ce que cette résolution peut

coûter à mon cœur, je suis décidé à agir d'après ce que vous me prescrirez.

— J'aurai cette patience, dit le comte, à qui la crainte de l'abandon d'Elmer avait donné une nouvelle force, d'après l'étendue de son esprit gigantesque dont l'approche du danger augmentait l'énergie ; et s'enveloppant dans une robe de chambre cramoisi, il s'assied les bras croisés, fixe ses regards sur le visage abattu d'Elmer, et lui dit :

— A présent, commencez, monsieur le pénitent.

— Si l'on peut croire qu'il y a deux sentiers à suivre dans la vie, que l'un vous conduit au bonheur, et l'autre à l'infortune, et que quitter celui du malheur est un symptôme de repentir, je m'avoue alors pénitent.

— Continuez, dit le comte, j'ai la patience d'écouter.

— Vous me trouvez bien hardi d'oser

dire que j'ai choisi une meilleure route. Je fus aveuglé par l'éclat de votre position, et encore plus par celui de vos talens, au point de ne voir de différence entre les hommes que celle de la grandeur et de l'obscurité. Je ne les divisai pas en deux classes, les bons et les méchans; mais je ne vis parmi eux que des imbécilles, ou des philosophes, et j'eus la présomption de me mettre au nombre des derniers: je crus qu'être sage, c'était être heureux; et qu'est-ce que cette sagesse si vantée? une liberté dangereuse qui vous affranchit de la contrainte des lois morales, et des obligations religieuses. J'imaginai m'élever sur les ailes de l'impiété au-dessus du timide vulgaire. Je vis dans vous, milord, le triomphe de la politique sur les principes, et quoique je susse que vos mains avaient trempé dans le sang, je respectais encore le meur-

trier. Ma tête et mon cœur furent livrés à l'influence de l'ambition, de ce météore brillant dont les funestes rayons éclipsèrent dans moi les lumières de la raison et les impressions de la nature. Je devins la vivante image de cette politique qui, avec l'œil toujours ouvert, l'oreille attentive, l'esprit prêt à saisir toutes les possibilités, éprouve sans cesse le vide du cœur et le tourment du besoin, qui éteint la sensibilité, et la change en une faculté glacée de saisir les mouvemens du cœur des autres hommes, et de calculer froidement la naissance, les progrès, et les effets des impulsions de la nature sur ses enfans, sans éprouver la moindre émotion, sans connaître de sentiment généreux.

Telles étaient mes dispositions, lorsque vous offrîtes à ma vue la perspective brillante des honneurs, la main de lady Julia, et sa fortune; il n'y eut

en alors dont je ne fusse capable pour
btenir ces objets de mes plus ardens
ésirs. Mais heureusement ou malheu-
eusement pour moi, milord, une so-
iété plus intime avec lady Julia me
onvainquit bientôt que les jouissances
e l'ambition ne donnaient pas le bon-
eur, et qu'il ne pouvait exister que
ans un cœur pur. L'amour m'apprit
ue l'automate de l'ambition, élevé au
ang suprême, n'est qu'un brillant man-
equin, le jouet du hasard et des cir-
onstances, incapable d'éprouver un sen-
iment de joie intérieure; tandis que
elui qui ne fut point égaré par de vains
ophismes, lors même qu'il est précipité
ar la fortune dans l'abîme du mal-
eur, conserve toujours des consolations
our le moment présent, et des espé-
ances pour l'avenir..... Je m'éveillai
lors, milord, les rêves de l'ambition se
issipèrent, mais il était trop tard; la

source du bonheur était tarie pour moi, mon cœur ne répondait plus à la voix de la vertu, il ne réfléchissait plus la brillante image de l'intégrité. L'œil pénétrant de Julia découvrit cet abîme de complots, de stratagêmes, de ruses politiques, et de conspirations contre la paix des familles. Son mépris m'exprima l'indignation de son âme; et si quelque chose a pu adoucir le supplice que j'éprouvai, ce fut de sentir que la voix de la conscience n'était pas tout à fait anéantie dans moi, et que j'avais encore un cœur.

Elmer s'arrêta alors, et chercha à lire dans les regards de Latimore l'impression de son discours. Le comte demeura en silence, et paraissait plutôt se consulter que songer aux aveux de son secrétaire. Après quelques instans, Elmer continua ainsi:

—Je m'aperçois, milord, que vous ne

faites plus attention à moi ; ce que je vous ai dit vous paraît faible et puéril ; cela peut être, mais ce sont les sentimens de mon cœur, et il m'était impossible de tarder plus long-temps à les exprimer. Je sens qu'à vos yeux c'est une faiblesse, et que je perds votre estime ; je la regrette, mais c'était à ce prix seul que je pouvais obtenir la mienne.

— Mon ami, vous me faites tort, dit Latimore avec un froid sourire. L'explication que vous venez de me donner a dissipé tous mes soupçons, et j'admire votre honnêteté : je ne dis pas que vous m'ayez converti, j'avais tout balancé avant de choisir la route que j'ai prise. Mais pour vous prouver que vos opinions n'ont pas diminué mon estime et ma confiance, je vous demande d'employer tous vos sentimens honnêtes, comme le meilleur moyen

de découvrir quel est ce Spallanzani.

Elmer lui rapporta alors chaque mot de la conversation qu'il avait eue avec ce prétendu abbé dans le salon, et finit en lui disant : Plût à Dieu, milord, que vos intérêts me permissent de répondre aux désirs de cet homme, et qu'il me fût possible de rendre miss Melville à ses amis! tel est mon désir le plus ardent. Cependant croyez-moi, milord, quand il serait question de la vie, ou du salut de l'âme d'Elmer, pour sauver l'honneur ou la réputation de Latimore, il n'hésiterait pas, et si cela était nécessaire, il ne balancerait pas à se sacrifier pour vous.

Le comte fut frappé de l'énergie avec laquelle Elmer termina son discours; et quoiqu'il feignît d'avoir de l'indulgence pour son secrétaire, rien n'étai plus éloigné de ses idées que de con-

tinuer à lui accorder sa confiance. Sa résolution fut prise au moment où il connut ses remords, et il n'était occupé que des moyens de prévenir les inconvéniens que lui faisait craindre son repentir. Son imagination fertile en expédiens s'arrêta à un projet dont l'exécution demandait qu'il dissimulât le mépris que lui inspirait son retour à la vertu, et la crainte qu'il en ressentait.

Les derniers mots qu'Elmer avait prononcés lui paraissaient s'accorder peu avec le commencement de son discours. Cependant il eut l'art de cacher sa surprise, et il s'écria en lui prenant la main avec cordialité: —Voilà le langage d'un homme, le courage d'un héros; une fois embarqué sur la mer orageuse de l'ambition, mon cher Elmer, il faut dédaigner le choc des élémens, qui porte l'effroi dans l'âme du timide voyageur accoutumé au cours tranquille du fleuve

de la vie. Mais c'est assez de morale ; dites-moi ce que contient ce papier ? Où devez-vous avoir cette conférence avec ce démon, ce Spallanzani qui possède le secret de prendre toutes les formes ?

Elmer présenta le papier au comte sans l'avoir ouvert. Lisez vous-même, milord, j'ignore ce qu'il contient ; puis-je vous donner une preuve plus évidente de ma fidélité ?

Le comte lut ce qui suit :

« Il y a une porte secrète dans Park-Sone, qui conduit aux jardins de l'hôtel de Derrington. Un domestique vous y attendra ce soir depuis onze heures jusqu'au jour. Frappez trois coups distincts, à l'instant on vous conduira auprès d'un homme qui, quoiqu'il vous soit étranger, a un secret à vous communiquer qui concerne vos intérêts les plus chers. Lorsque la porte s'ouvrira,

rappelez-vous que le mot de passe est *Mortimer* ».

Le papier échappa des mains du comte en lisant la signature ; il frappa la terre, et s'écria dans l'excès de sa rage : Puisse la main qui a écrit ce nom abhorré, être à jamais desséchée ! et saisissant avec force le bras d'Elmer : — Monstre, démon infernal, explique-moi ce mystère; dis-moi comment on a pu contrefaire l'écriture de Mortimer qui n'existe plus, ou bien dis-moi que les événemens de ma vie ne sont que les illusions d'un songe, que Mortimer est vivant, et que je ne suis pas un meurtrier.

Elmer, en se dégageant avec effort, ramassa le papier, et le lut pendant que le comte se couvrait le visage de ses mains.

— Quelle autre explication peut-on donner à ce mystère, si ce n'est que Mortimer est vivant ? C'est lui-même qui a

paru devant vous sous la forme de Beauclair; votre esprit ne s'est point égaré en reconnaissant ses traits; sa signature ne doit plus vous laisser de doute. Oh! mon noble protecteur! voyez des jours de paix et de bonheur qui s'offrent à vous.

—Paix! bonheur! s'écria le comte avec effort, et Mortimer est vivant! J'ai creusé sa tombe moi-même, a dit Benson; m'aurait-il trompé? Cela est impossible! voilà les traces de son sang; ce sang brûle mes mains comme au moment où elles en étaient encore dégouttantes. Je l'ai tué, rien n'est plus certain, tout le reste n'est qu'imposture.

— Ce n'est point une imposture, milord, j'en suis assuré; vos mains sont purifiées, votre noble caractère ne succombera plus sous le poids qui l'a oppressé si long-temps; vous n'avez plus besoin de dissimulation, vous pou-

vez vous livrer aux sentimens de générosité et de bienveillance.

— Silence, malheureux ! s'écria le comte ; et il continua à parler avec lui-même : Jamais ! continua-t-il, loin de moi cette affreuse pensée ! Mortimer serait vivant ! Mortimer, lui-même, viendrait m'accuser ! à quoi m'auraient servi plus de vingt années de soins et d'inquiétudes ? à quoi m'aurait servi d'avoir sans cesse une sentinelle pour veiller sur les heures de mon sommeil ? pourquoi me serais-je entouré de mensonges, de ruses, de dissimulation ? pourquoi aurais-je arraché à son père une fille chérie, à qui peut-être j'ai donné la mort ? Vains efforts si, après tant d'années, le crime lui-même s'élance pour proclamer devant l'univers le nom du criminel !

— Eloignez, milord, ces détestables images, pensez plutôt que Mortimer

vient apporter la paix à votre âme, depuis trop long-temps agitée. Si l'esprit de vengeance n'était entièrement éteint dans son cœur ou dans celui de son ami, pourraient-ils avoir été si long-temps sans saisir l'occasion de le satisfaire ?

— Paix ! paix ! insensé ! interrompit le comte d'une voix plus terrible qu'il ne l'avait jamais entendue.

— Admettons, continua-t-il, que Mortimer ait survécu à sa blessure, alors il n'y a plus de prodige.... Mais Benson, dont l'esprit vulgaire était frappé de terreur, m'aurait-il trompé au lit de la mort ? Cependant cette apparition de Julien à Vienne, à Naples, à Paris, et à présent à Londres ; ces mots que lui ou Mortimer pouvaient seuls connaître : *Monument vivant de splendeur et de souffrance ;* son séjour chez Derrington, mais plus encore

sa signature, ces traits....—Oh! faut-il que l'étoile de Latimore s'anéantisse devant les destinées de Derrington et de Mortimer!.... Pourquoi le destin n'a-t-il pas tranché ma vie au moment de ma naissance? pourquoi le fer de Derrington ne m'a-t-il pas enseveli dans l'ombre éternelle? Faut-il que cette terrible prédiction de Julien soit vérifiée? *Je vous jure que jamais le monde n'aura vu une telle union de splendeur et de souffrance que celle qui attend lord Latimore.*

Durand, alors, fit entendre le son d'une sonnette d'argent, qui était le signal convenu lorsqu'une affaire importante l'obligeait d'interrompre les conférences secrètes de milord.

Latimore tressaillit; sa main saisit machinalement un poignard qu'il portait dans son sein; ses yeux égarés

se fixèrent sur la porte, et il demeura muet et immobile.

La sonnette se fit entendre une seconde fois. — Pourquoi n'y allez-vous pas? dit le comte à Elmer : ouvrez la porte.

Elmer obéit. Durand entra, et dit en français qu'un matelot attendait avec une lettre qu'il ne voulait remettre qu'au comte en personne. Les domestiques n'avaient pu le décider à la leur confier ni l'engager à revenir dans un autre moment; et comme il voulait pénétrer malgré eux, il avait cru qu'il devait en prévenir sa seigneurie.

— Un matelot! c'est sans doute de la part de Beauclair? dit Elmer.

— Oui, du véritable Beauclair, s'écria le comte. Allez, mais prenez garde, monsieur; point de ruses, point de stratagêmes avec moi; je commence à vous soupçonner, Elmer; vos insinuations

de paix, de réconciliation, ne m'ont point échappé. Rappelez-vous qu'il ne faut pas de déguisement avec moi. Si vous nous forcez de nous rapprocher, songez aux moyens qui sont en mon pouvoir; songez que le meurtre pourra être votre ouvrage. Vous me comprenez?

Elmer s'inclina et allait sortir. — Arrêtez ! lui cria Latimore. Durand demeurera ici jusqu'à votre retour; je fermerai la porte, alors vous sonnerez deux fois dans l'antichambre. Je ne suis pas sûr que, par quelque diabolique artifice, cette détestable image ne pénètre jusque dans ma chambre. Allez et revenez promptement.

Durand, après avoir fermé le verrou, se mit en sentinelle devant la porte.

---

## CHAPITRE VIII.

*Histoire d'un matelot.*

LORSQUE Latimore se trouva seul, il se livra à toute l'agitation que lui faisait éprouver l'idée que Mortimer existait encore. La plus affreuse inquiétude s'empara de son âme ; il fut convaincu que Benson l'avait trompé, qu'il avait favorisé la fuite d'Olivia, et que c'était lui qui avait sauvé Mortimer. Son désespoir augmentait encore, en songeant que si ses ennemis avaient différé aussi long-temps leur vengeance, c'était pour attendre qu'il fût parvenu à cette élévation que la destinée lui avait promise. Être précipité du sommet de la gloire lui paraissait la chute la plus

affreuse, et qui devait rendre plus éclatant le triomphe de ceux qu'il abhorrait.

La petite sonnette annonça le retour d'Elmer; la porte s'ouvrit. Durand se retira, et il entra suivi d'un homme en habit de matelot, dont la physionomie annonçait une âme honnête et un esprit intelligent.

— Me permettez-vous de vous demander votre nom? lui dit-il.

— Mon nom! ne connaissez-vous pas le comte de Latimore?

— Alors je ne crains pas de me tromper. Je pense que votre honneur connaît un certain Bob....clare.

La physionomie du comte s'obscurcit.

— Beauclair, vous voulez dire, mon ami?

— Par Nelson, je ne sais si c'est Bob ou Beau, mais je suis sûr que c'est Clare; peu importe. Ce pauvre diable, les poissons ont son corps, et son âme

est, j'espère, dans la barque d'en haut.

Latimore, qui avait d'abord été offensé de l'honnête franchise du matelot, éprouva alors un sentiment de crainte.

— Beauclair est-il mort? s'écria-t-il; venez-vous me dire que Beauclair est mort?

— Oui, milord, c'est pour cela que je suis ici.

— Où?... comment?... que dites-vous?... Exprimez-vous en peu de mots.

— Je vous demande pardon, milord. Mercredi dernier, nous étions en croisière devant Yarmouth; à minuit environ il s'éleva une tempête, le ciel était en feu, et Dieu sait quel bruit faisait le gros canon; les vagues s'élevaient comme des montagnes, et il n'y avait pas une âme sur le vaisseau qui ne se crût à sa dernière heure. Pour moi, je n'imaginais pas être digne d'aller souper avec les anges; mais je sentais

que je ne devais pas être dans la compagnie des démons et des persécuteurs. Ainsi je soutins mon courage. La Providence ordonne toutes ces choses, pensai-je en moi-même, et elle n'est pas assez injuste pour me placer parmi les assassins; et si Dieu ne me croit pas digne de m'asseoir à sa table dans le ciel, il me mettra dans un rang inférieur; il vaut mieux être heureux dans l'obscurité que d'être le plus grand parmi les malheureux.

— Elmer, il me met au supplice; faites-le donc finir.

— Dépêchez-vous donc, lui dit Elmer; sa seigneurie n'est pas bien, et tant de paroles la fatiguent.

— Oui, je m'aperçois qu'il n'est pas bien, reprit le matelot. Eh bien! après que la tempête se fut calmée, la pluie tomba à torrens; la nuit était sombre

comme l'âme d'un persécuteur ; quelques éclairs seulement perçaient l'obscurité, et on entendait le tonnerre gronder dans l'éloignement. On distribua double ration d'eau-de-vie, et bientôt on ne songea plus à la tempête. Je buvais à la santé de ma Nancy et de ses trois petits enfans, lorsque mon cœur battit en entendant le canon de détresse. Bientôt à la lueur des éclairs, nous aperçûmes à quelque distance un bâtiment qui allait couler, et une barque pleine de monde qui s'efforçait de gagner *le Vaillant*, notre vaisseau. *Hors les chaloupes* fut le cri général, et à l'instant elles furent remplies de volontaires dans la cause de l'humanité : il n'y eut pas un instant de perdu. Mais lorsqu'un autre éclair vint sillonner les flots, nous ne vîmes plus la barque, et à peine dans l'éloignement pouvions-nous apercevoir le bâtiment naufragé.

— Tout ce qui était dans la barque a-t-il péri ? s'écria Elmer.

— Vous allez l'entendre, reprit le matelot ; nous avions des lanternes dans la chaloupe pour servir de signaux, et nous jetâmes des cordes dans l'espoir que quelques-uns de ces malheureux auraient assez de force pour les saisir. Mais de toutes ces pauvres créatures, pas une seule ne put atteindre notre chaloupe, excepté notre ami Bob...... clare.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Elmer dans l'agonie du désespoir, personne, excepté Beauclair ! — Je l'ai tuée..... je l'ai tuée, ajouta-t-il à voix basse.

— C'est bien, mon ami, reprit Latimore vivement..... vous dites que Beauclair est mort ; alors.... si je puis vous comprendre, il n'existe plus personne de tout l'équipage, et de tous les passagers

qui étaient sur le vaisseau avec Beauclair.

— Non, pas un seul..... Pauvres malheureux, ajouta le matelot avec une émotion qui exprimait mieux la sensibilité de son âme que toute l'éloquence possible.

— Continuez, mon ami, reprit Latimore avec une expression de joie qui remplaça celle de la crainte qu'il avait auparavant; vous dites que Beauclair parvint à gagner la chaloupe?

— Oui, votre honneur, il vécut assez pour arriver jusqu'au *Vaillant*; nous lui prêtâmes secours; et s'il n'avait pas reçu un coup à la tête par la chute d'un mât, il existerait encore. Mais dès que notre chirurgien vit sa blessure, il dit qu'il n'avait pas longtemps à vivre; et lorsque le chapelain eut fini avec lui (j'étais à côté de son hamac), le pauvre garçon me dit qu'il avait quelque chose à me confier en

particulier. « Vous pouvez me rendre un grand service, me dit-il, quand nous fûmes seuls, et me faire mourir content ; votre cœur vous récompensera, car je n'ai plus rien à vous offrir ». J'étais sûr que cela était vrai ; car lorsque je l'avais pêché dans la mer, il n'avait pour tout bien qu'un caleçon de flanelle, et une bouteille attachée à son cou. Et que pensez-vous qu'était ce grand service ? c'était seulement de lui promettre de remettre à votre honneur cette bouteille, qui me semblait pleine de papiers. Il avait ouï-dire que *le Vaillant* devait rentrer dans un jour ou deux. C'est donc là le grand service ? repris-je... Eh bien ! Damnation, sur mon âme, si le vieux Satan lui-même l'arrache de mes griffes avant que je l'aie remise à sa destination. Encore une chose, reprit le mourant, promettez-moi de ne jamais nommer à aucune créature

vivante la personne à qui vous remettrez cette bouteille. Et qu'est-ce que cela peut faire à tout autre ? lui dis-je., il n'y a que ma Nancy qui pourraît me le demander, et je n'ai jamais satisfait la curiosité d'une femme, cela n'en finirait pas........ Ainsi soyez tranquille sur tout ce qui dépendra de moi, et mourez en paix. Il me donna alors la bouteille et votre adresse. — Puis-je encore vous rendre quelque service ? — Non, me dit-il, si vous tenez votre promesse, je mourrai plus heureux que je ne le mérite ; et Dieu puisse-t-il pardonner tous mes péchés! Ce furent les dernières paroles sensées que prononça le pauvre Bob...clare. Sa raison s'en alla au grand galop. Il ne parla que de meurtres, d'enlèvemens, et bientôt il expira. Comme mes camarades avaient vu la bouteille, et qu'ils pouvaient me la demander, j'usai d'un stratagême,

j'en pris une semblable, je la remplis d'un paquet de lettres que j'avais de mon frère *Ned* (1), je la bouchai avec du liége et la cachetai. A présent ils peuvent la demander, pensai-je en moi-même, je soutiendrai que c'est celle-là; je jurerai qu'il m'a ordonné de la jeter dans la mer avec lui, et je le ferai s'il le faut; certainement l'ombre de Ned me pardonnera, car il y a dix contre un à parier que jamais ces lettres ne serviront à rien. Néanmoins je sauvai mes deux bouteilles, lorsque nous l'ensevelîmes dans un hamac; je dis qu'il fallait jeter sa bouteille avec lui; j'avais eu soin auparavant d'en remplir une vide de mauvais papier que je mis à la place, et de cette manière

---

(1) *Ned*, en anglais, est une abréviation d'Edouard.

je sauvai les lettres de mon pauvre Ned.

—Vous êtes un brave homme, dit le comte ; ainsi Beauclair est au fond de la mer, et voilà tous ses papiers. Je ne sais pourtant pas pourquoi il m'écrit, continua-t-il, en prenant un air de dignité : je suppose... j'imagine que c'est pour m'engager à prendre soin de son père qui était autrefois à mon service, et que c'est la raison qui lui faisait désirer avec tant d'ardeur que sa commission fût exécutée, et qu'il y attachait le repos de son âme.

—Cela lui paraissait de la plus grande importance, reprit le matelot ; mais voici les lettres. Il ouvrit alors son gilet, et remit la bouteille au comte. Qu'il plaise à votre honneur, lui dit-il, de la prendre dans ses mains ! alors j'aurai rempli la promesse que j'ai faite à un mourant, et quand son âme sortirait

de la bouteille, lorsque vous la déboucherez, je ne craindrais rien. L'ombre d'aucun homme ne peut s'élever pour accuser Will Elmer.

L'impatience du comte était si vive, qu'il ne prit pas garde à l'émotion qu'éprouva son secrétaire en entendant le nom d'Elmer. Il pâlit et rougit alternativement; mais il parvint à se remettre avant que lord Latimore s'en fût aperçu. Enfin, après avoir examiné le matelot avec la plus grande attention, il acquit presque la certitude d'une conjecture que son nom lui avait fait former.

—Cet homme mérite une récompense, pour la fidélité avec laquelle il a rempli les intentions d'un de mes anciens serviteurs, dit le comte, en se tournant vers Elmer; donnez-lui dix guinées.

—Pourquoi? celamilord, je ne l'ai pas fait dans l'espoir d'être récompensé; mais comme la guerre est finie, et que

je ne suis plus jeune, Nancy me blâmerait de vous avoir refusé : ainsi je les prends pour ma Nancy et mes enfans, et je remercie votre honneur.

— Venez avec moi, lui dit le secrétaire encore ému ; et les deux Elmer laissèrent le comte les yeux fixés sur la bouteille que lui avait léguée son agent Beauclair, et qui lui était parvenue si singulièrement.

— Mystérieuse destinée ! s'écria le comte ; est-il un homme assez hardi pour dérouler la page de ce livre redoutable qui contient le sort qui l'attend?.. Pourquoi hésité-je? pourquoi la crainte de trouver dans ce papier la certitude de son existence, peut-elle m'arrêter?.. De son existence! continua-t-il en jetant les yeux sur la lettre ouverte de Mortimer; et pourquoi ne songer qu'à elle, tandis que peut-être dans ce moment même mon plus cruel ennemi, la source

de tous les maux qui peuvent fondre sur moi, Mortimer, complote ma disgrâce? cette seule pensée est pour moi le tourment de l'enfer.

Il saisit alors la bouteille avec force, sa main tremblait... Il la remit sur la table, et se levant, il marchait dans une agitation inexprimable.

Elmer rentra. Oh! milord, s'écria-t-il, existe-t-elle encore?

— Je tremble moi-même de m'en instruire, dit le comte en montrant la bouteille, mais ma crainte est qu'elle n'ait survécu au naufrage; il me semble voir la chute de Latimore dans la mort de Beauclair. Je crois entendre crier dans les rues: *Grande et merveilleuse histoire d'un illustre scélérat, dont la Providence a déjoué les affreux complots!* Mais avant qu'un pareil sort soit réservé à Latimore, puisse l'étoile brillante de Jupiter être précipitée

de sa sphère, sa chute ébranler la terre, et tous les mondes rentrer dans le néant dont ils furent tirés ! Mais mon esprit se repose sur ton influence protectrice, brillant astre de gloire ; les honneurs, la prospérité sont réservés à tes enfans. Il ne doit plus me rester de doute ; je sens toutes mes craintes se dissiper, le fils de Jupiter n'entreprend rien avec précipitation, ses plaisirs sont concertés avec sagesse et grandeur, et sa noble audace sera couronnée par le succès. — A présent, monsieur, voyons les papiers.

Elmer brisa la bouteille, et mit sur la table cinq lettres qu'elle renfermait.

Le comte les saisit avec impétuosité, et commença à lire sans regarder les adresses.

—Qu'est-ce que tout ceci ! s'écria-t-il avec surprise ; que signifie cette phrase? *Croyez-moi avec la plus sincère af-*

*ection, mon cher frère, votre dé-*
*oué,*

EDWARD ELMER.

Pendant ce temps-là Elmer avait xaminé les adresses des autres lettres ur lesquelles était écrit : *A Villiam Elmer.*

Le comte et son secrétaire demeurèent tousdeuximmobiles d'étonnement : e comte rompit le silence le premier.

— Pouvez-vous m'aider à former uelques conjectures sur cette insulte ?

— Milord, c'est sûrement une méprise de ce pauvre garçon ; dans la chaeur de son zèle il aura pris la bouteille ui renfermait ses papiers : au lieu de elle où étaient les lettres de Beauclair, ans doute il a emporté celle-ci en s'en llant, ou l'a oubliée chez lui.

— Chez lui !.... Et où demeure-t-il ? Ces papiers peuvent tomber entre les

mains de personnes qui pourront les comprendre. Mais qui est-il ? — Il s'est nommé Elmer. — Elmer, c'est votre nom : le connaissez-vous ! Il ne paraît pas vous connaître. Vous rougissez : êtes-vous du complot qui se forme contre moi ? vous n'osez me répondre..

— Oh ! non, milord, j'engagerais ma vie pour assurer mon innocence, mais c'est un événement étonnant.

— Etonnant ! expliquez-vous ; tout est étonnant aujourd'hui. Connaissez-vous cet homme ?

— Oui, milord, pourquoi n'en conviendrais-je pas, vous savez que mon origine est obscure ; jamais je ne vous en ai imposé, c'est mon parent.

—Votre parent !

— Oui, milord, c'est mon oncle maternel, je tressaillis en l'entendant se nommer ; mais lorsque je l'examinai avec attention, je retrouvai des traits

qui m'étaient bien connus il y a dix-neuf ans, et que je n'avais pas revus depuis ce moment.

— C'est merveilleux, en vérité !

— Ce n'en est pas moins vrai, milord, je puis vous l'assurer. En peu de mots je vais vous expliquer ce mystère apparent. Je suis né à Londres; ma mère mourut en me mettant au monde; mon père alors était dans l'étranger; je n'avais que trois ans lorsque je le perdis. J'ai appris ces circonstances d'un frère de ma mère, chez qui j'ai demeuré jusqu'à l'âge de cinq ans. Alors il éprouva des pertes dans son commerce, qui le forcèrent de passer en Amérique. Je m'embarquai avec lui pour New-Yorck, dans un vaisseau appelé l'*América*, que commandait son frère, qui est ce même matelot que vous venez de voir : c'était alors un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois

ans, fort étourdi et fort inconséquent. A notre arrivée à New-Yorck, mon père eut le chagrin d'apprendre que l'ami sur lequel il comptait pour rétablir sa fortune, venait de mourir. Il fut accablé de ce surcroît de malheur, et quelques mois après le chagrin l'entraîna au tombeau. Son frère, l'étourdi capitaine, retourna en Angleterre, et me laissa sans un ami dans le monde. Heureusement que le ciel m'envoya un protecteur dans le respectable M. Newton, qui me ramena en Angleterre, et m'éleva chez lui jusqu'à l'âge de seize ans; alors il m'envoya à l'université d'Oxford. Trois ans après je perdis mon généreux bienfaiteur; et comme il n'avait que des parens éloignés, il me laissa toute sa fortune, qui consistait en un revenu de cent guinées environ dans les fonds publics, et une belle bibliothèque. C'est ainsi que les bontés de cet homme res-

pectable me procurèrent une bonne éducation, et que ses conseils et ses lettres me donnèrent la connaissance du monde, qu'on a rarement dans la première jeunesse.

Telle était ma position, milord, lorsque j'obtins d'un des chefs de l'université une recommandation auprès de lord B...., votre secrétaire de légation. Je fus assez heureux pour être remarqué par vous. Vos bontés m'ont élevé au rang où je suis parvenu, et me permettent d'espérer un état plus brillant encore. Mais avant que je puisse être heureux, mon généreux protecteur, il faut que je réconcilie mon cœur avec les moyens par lesquels je suis parvenu à ce degré d'élévation.

— Mais, monsieur, reconnaîtrez-vous ce matelot pour votre oncle?

— Pourquoi ne le ferais-je pas, milord? Il a toujours été imprudent, et

son frère lui avait prédit qu'il serait toujours pauvre. Mais il montra qu'il était humain, fidèle , généreux ; ces qualités l'ennoblissent et font oublier ses folies.

— Et vous dites que le hasard seul a occasionné cette entrevue , et que c'est la première que vous ayez eue avec lui depuis dix-neuf ans ?

—Je puis vous l'assurer, milord. J'avois ouï dire que son inconduite l'avait réduit à la pauvreté , et qu'il s'était embarqué comme simple matelot, il y a environ quinze ans. Depuis ce temps-là je n'en avais pas entendu parler; ses traits sont tellement changés, que s'il ne s'était pas nommé, il serait sorti sans que je l'eusse reconnu.

— Un mot encore, monsieur, et j'ai fini : comment se peut-il que vous portiez le nom de votre mère? Votre père s'appelait-il aussi Elmer?

— Vous touchez une corde, milord, ui fait naître en moi un sentiment ien pénible. Je suis, à l'égard de mon ère, un véritable orphelin; je ne l'ai imais connu. Ma mère demeurait chez on frère, et dépendait entièrement de ii lorsqu'elle se maria. Ce mariage vait été absolument opposé à sa voonté, et la mort de ma mère put seule ii faire oublier sa désobéissance. Mon ère était dans l'étranger, lorsque je ins au monde. Tous ses parens habiaient des provinces éloignées de Lonlres, et je fus confié à mon oncle. Comme il était garçon, il m'abanlonna aux soins d'une nourrice qui, iinsi que plusieurs autres, me croyait son fils naturel. Je ne sais par quelle raison mon oncle avait une telle haine pour mon père, que jamais son nom ne sortait de sa bouche. Il mourut sans me l'avoir fait connaître, et depuis ce mo-

ment j'ai ignoré quel est l'auteur de ma naissance.

— Si cette histoire est telle que vous la racontez, elle est réellement bien singulière... Mais je suppose que vous profiterez du retour inattendu de votre oncle, pour faire quelques recherches sur votre naissance?

— Je n'ai pas encore eu le temps d'y songer. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de m'être procuré son adresse. Il demeure, ou plutôt sa femme demeure à Greenwich..... Il a été ce matin la voir à son arrivée de Plymouth, et sûrement il y a laissé par méprise les lettres de Beauclair. Il est impossible d'attribuer cette erreur à de mauvaises intentions; mais les papiers peuvent être de la plus grande importance. Milord, dois-je prendre une voiture, et partir à l'instant?

— Comment, monsieur, avez-vous

éjà oublié votre rendez-vous de mi-
uit dans Park-Lane ? répondit le comte,
n lui montrant la lettre de Mortimer.
Cette journée est celle des aventures mys-
érieuses. La disposition des astres an-
once des événemens importans. Je sens
ccroître mon courage, je serai vain-
ueur... Ecoutez-moi, Elmer... Allez...
endez-vous à l'invitation de ce Mor-
imer. Que ce soit le véritable ennemi
e Latimore ou son champion, dites-
ui que vous lui apportez de ma part
e gage du combat. J'ai balancé trop
ong-temps ; le moment est venu. Le
estin l'a marqué. Allez trouver Der-
ington, Mortimer, Leverton et tous
eurs agens. Que ce soient des hommes,
u que l'enfer les ait vomis, portez-leur
e défi de votre maître, dites-leur que
a haine prépare la foudre qui doit les
néantir. Qu'ils tremblent pour leur
ie, leur réputation et leurs enfans.

Le comte s'arrêta un moment, et reprit avec plus de douceur :

— Je vais dépêcher un courrier à Greenwich, pour demander seulement l'autre bouteille. Vous garderez ces lettres jusqu'à ce que vous voyiez votre oncle. Je pense que tout pourra être fini dans l'espace de deux heures. Je ne prendrai pas de repos avant votre retour. Il est près d'une heure ; où est le manifeste que vous m'avez dit que lord G...... a reçu de l'Electorat ? Les affaires publiques occuperont mes pensées pendant votre absence..... Mais rappelez vous que c'est Latimore que vous servez...... Songez à remplir vos devoirs avec fidélité, et ma reconnaissance sera proportionnée à votre fidélité.

Elmer remit les lettres de son oncle dans son porte-feuille, et se retira.

## CHAPITRE IX.

### *Une ruse.*

LORSQUE Mortimer quitta le salon avec le costume de l'abbé de l'Epée, il s'éloigna de l'hôtel de Latimore, enveloppé dans son manteau, et dirigea ses pas vers Piccadilly. En tournant le coin de Berkley-Square, le hasard lui fit rencontrer le matelot William Elmer, qui le pria de lui enseigner la demeure de lord Latimore. Mortimer tressaillit : dans toutes les occasions ce nom faisait cet effet sur lui ; mais dans ce moment, l'impression qu'il ressentit fut beaucoup plus vive. Il pensa que cette voix ne lui était pas inconnue, et pendant qu'il cherchait à se rappeler

quel était celui qui lui parlait, le matelot répéta sa demande. Grand Dieu! me trompé-je? s'écria Mortimer. N'êtes-vous pas William Elmer?

— Vous avez dit mon nom, répondit le matelot; mais, de par Nelson, je ne vous connais pas.

— Vous me remettrez bientôt, mon brave camarade; vous n'avez pas entièrement oublié le mari de votre sœur.

— Quoi! vous seriez Mortimer Sidney! Bon Dieu, ayez pitié de moi! seriez-vous son ombre?

— Je ne suis point une ombre, je vous assure; donnez-moi votre main, et recevez la certitude que mon cœur bat encore, et qu'il est plein d'ardeur pour vous obliger.... Mais ce n'est pas ici une place favorable à notre entretien; entrons dans un café.

— J'ai envie de me débarrasser au-

paravant d'une affaire que j'ai avec ce lord Latimore.

— Oh ! quelques minutes ne peuvent pas être de conséquence. J'ai, de plus, à vous parler sur cette affaire : je connais ce lord, et j'ai des questions à vous faire auxquelles je désirerais que vous répondissiez, avant que nous nous séparions. Venez, venez.

Ils entrèrent dans un café, et s'assirent dans une chambre particulière.

*Mortimer.* Vous êtes bien changé : mais pourquoi cet habit de simple matelot, Will ? La fortune vous a-t-elle été aussi contraire qu'à Edouard ? J'ai appris les malheurs qu'il a éprouvés en Angleterre, et j'ai supposé qu'il était mort en Amérique, ainsi que mon pauvre fils.

*Will Elmer.* Non, non, votre fils n'a pas péri.

*Mortimer.* Grand Dieu, je te remercie.... Alors, je l'ai retrouvé.

*Will Elmer.* Je suppose que vous voulez dire qu'il vous a retrouvé, car on assurait que vous aviez été tué dans un duel, ou assassiné dans l'étranger. Au reste, la vérité de cette histoire n'a jamais été connue.

*Mortimer* (*avec émotion*). Non pas jusqu'à présent; mais j'espère que le moment est venu où tout se découvrira. Et votre frère?

*Will Elmer.* Il est mort à New-Yorck.

*Mortimer.* Cela s'accorde bien. Encore une question : vous rappelez-vous le nom de la nourrice de mon pauvre fils?

*Will Elmer.* J'ai ouï dire qu'elle demeurait à Wandsworth.

*Mortimer.* Et ne se nommait-elle pas Stephens?

*Will Elmer.* Oui, c'était son nom.

*Mortimer.* Il n'y a plus de doute.

*Will Elmer.* Mais si vous permettez de vous le dire, il me semble que vous-même avez changé comme moi d'état, depuis que nous nous sommes quittés. Quoi ! vous êtes devenu un prêtre de l'église romaine (1)?

*Mortimer.* Je ne puis à présent entrer dans tous ces détails ; je vous dirai seulement que cet habit est un déguisement que j'ai pris pour parvenir à connaître des choses bien singulières.

*Will Elmer.* Damnation ! j'espère que vous n'êtes pas l'espion de quelque cour étrangère.... Par Dieu ! je ne voudrais pas boire avec vous, si cela était.

*Mortimer.* Non, non, honnête Will;

(1) W. Elmer faisait allusion au costume de l'abbé de l'Epée, que portait dans ce moment Mortimer.

ce déguisement a rapport à Lati.... à mon fils.

*Will Elmer*. Est-ce que vous prenez une telle mascarade pour aller à sa recherche ?

*Mortimer*. Le hasard me l'a fait rencontrer. Son nom, et quelques traits de ressemblance avec sa mère, m'ont fait concevoir l'espérance que c'était lui. Il porte votre nom ?

*Will Elmer*. Il n'en connut jamais d'autre. Le pauvre Edouard, comme vous savez, aimait l'argent, et il vous haïssait, parce que vous étiez sans fortune. Le gouverneur d'un jeune homme qui voyage lui paraissait au-dessous de sa sœur, et jamais il n'a voulu prononcer votre nom.

*Mortimer*. Laissons en paix sa cendre et ses préjugés, mais revenons à mon fils. La nature m'inspira la pensée que le secrétaire du duc de....... pou-

rait être cet enfant que j'avais perdu depuis si long-temps ; je fis des recherches sur son histoire ; j'appris qu'il avait été auparavant à Cambridge ; j'y courus : pendant quelque temps, toutes mes recherches furent inutiles, car il y avait vécu très-retiré. Enfin je trouvai un vieux gentilhomme qui me dit qu'il était venu de New-Yorck avec un ecclésiastique qui prenait soin de lui. Tous mes doutes, alors, furent confirmés, et je retournai à Londres dans l'intention de me découvrir à lui et d'apprendre son histoire de lui-même.

*W. Elmer.* Je pense que c'est par-là que vous auriez dû commencer ; cela me paraissait plus naturel, et le voyage aurait été plus court que de prendre par Cambridge.

*Mortimer.* Il y avait des circonstances bien singulières qui m'empêchaient d'agir ainsi.

*W. Elmer.* Bien ! bien ! vous le savez mieux que moi, vous avez toujours été fort adroit, et moi, comme vous savez, je n'ai jamais aimé l'étude. Ainsi, à votre santé, mon vieux ami ; il faut que je vous quitte, nous nous retrouverons demain.

*Mortimer.* Vous allez donc à l'hôtel de lord Latimore? Dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas un secret : quelle affaire avez-vous avec lui ?

*W. Elmer.* Pourquoi cela? c'est un secret.

*Mortimer.* Un secret, mon ami, qui regarde sans doute quelque femme?

*W. Elmer.* Fi ! fi ! Sidney, je vous croyais un homme d'honneur. Je ne vous ai pas demandé la raison de votre déguisement, parce que c'était un secret ; je ne suis pas curieux des affaires des autres ; mais lorsque je promets une chose, je suis fidèle à ma parole. Je

remplirai celle que j'ai faite à une créature mourante.

*Mortimer* (*avec une extrême vivacité*). Mourante ! Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'elle est morte ?

*W. Elmer.* Elle.... Je ne vous comprends pas, c'est d'un malheureux qui a fait naufrage, que je parle.

*Mortimer.* Oh ! c'est un homme qui a fait naufrage qui vous a chargé d'une commission secrète pour Latimore ?

*W. Elmer.* Eh ! oui, monsieur ; pourquoi cela vous donne-t-il tant d'inquiétudes ? J'ai son secret là-dedans (*sortant sa bouteille de son gilet*), et damnation si une âme vivante peut l'arracher de ma main jusqu'à ce que je l'aie remis à lord Latimore !

*Mortimer.* Quoi donc ! ce secret est dans cette bouteille ?

*W. Elmer.* Sûrement, il y est. (*Regardant la bouteille.*) Eh ! non, dam-

nation ! ce n'est pas cela, celle-ci renferme les lettres de mon pauvre frère Edouard.... une lettre de lui qu'il m'écrivit de New-Yorck.... (*Prenant une autre bouteille dans une seconde poche de son gilet.*) Voilà celle qui contient les papiers de ce pauvre Bob.... clare.

Un trait de lumière frappa l'esprit de Mortimer; il insista et il apprit l'histoire que le matelot raconta ensuite à Latimore.

Mortimer, persuadé que les papiers de Beauclair l'instruiraient du sort d'Océana, usa de ruse pour se les procurer.

Il témoigna un violent désir de savoir ce que contenait la lettre de son beau-frère, écrite de New-Yorck; et comme les deux bouteilles étaient sur la table, il remarqua celle qui contenait les lettres de Beauclair.

On entendit sonner onze heures..... Mortimer se leva, et prenant la chandelle d'une main, et de l'autre la bouteille de Beauclair, il lui dit : — Si vous ne vous pressez pas, vous n'entrerez pas à l'hôtel Latimore... Venez, je vais vous l'indiquer, je vais mettre la bouteille qui renferme les lettres dans ma poche, et je vous la rendrai demain, lorsque nous nous reverrons.

Le confiant Elmer prit l'autre bouteille, et sortit pour aller remplir sa commission avec tout le zèle et la fidélité d'un marin breton. Mortimer le laissa à la porte extérieure de l'hôtel Latimore, avec la promesse de le revoir le lendemain matin dans le même café.

---

## CHAPITRE X.

*Un héros breton.*

Mortimer retourna à la hâte à l'hôtel Derrington avec le singulier vol qu'il venait de faire ; il y avait donné rendez-vous au marquis de Leverton et au capitaine Melville, pour leur apprendre le résultat de son stratagême. Il était si épuisé par la fatigue et par la crainte d'être poursuivi, que le capitaine et le marquis furent alarmés en le voyant dans cet état.

—Mes projets ont manqué, dit Mortimer en entrant dans la bibliothèque ; c'est Latimore qui s'est présenté devant moi au lieu d'Elmer. Cependant je lui ai parlé, et je suis convaincu qu'il est

mon fils. Plût au ciel qu'il n'ait pas entièrement renoncé à la vertu, et qu'il puisse encore mériter ma bénédiction! Ce n'est point un coupable endurci; son émotion en a été une preuve pour moi; je suis parvenu à lui remettre la lettre, et je pense qu'il sera ici ce soir.

—Mais, monsieur, dit le capitaine Melville, Océana...Vos sentimens vous ont fait oublier nos peines, n'avez-vous eu aucun indice sur elle?

—Je pense que j'en ai.

— Oh! ne nous mettez pas à la torture, dit le marquis, dont l'amour augmentait encore chaque jour; nous reste-t-il quelqu'espérance?

—Prenez patience, et vous verrez que les lumières que je n'ai pu me procurer par adresse, je les ai obtenues par fraude.

— Par fraude! s'écrièrent-ils ensemble.

—Oui, par fraude. Dites-moi, avez-vous jamais entendu parler de Beauclair ?

— Est-ce lui ?.... Est-ce ce scélérat ? s'écria le marquis.

—C'était lui qui était de l'Epée, dit Mortimer, car lorsque Latimore vint dans la chambre, où j'avais le dos tourné contre la porte, il s'adressa à moi sous le nom de Beauclair, et me dit quelque chose sur la jeune fille que je ne pus entendre. Alors il aperçut mes traits dans une glace, et la conscience lui fit entendre sa voix terrible. Il s'enfuit comme un insensé, et s'évanouit en présence de sa famille. Pendant ce temps-là, je m'échappai, après avoir dit quelques mots à Elmer.

— Mais, Mortimer, pourquoi ne lui avoir pas caché votre visage? dit le marquis; le traître eût tout avoué.

— Je ne m'attendais pas à le voir

entrer, répliqua Mortimer; j'avais expressément demandé Elmer. Mais qui est ce Beauclair?

— Le plus infâme scélérat qui ait jamais existé. Il a pris toutes les formes et joué tous les rôles alternativement: comte, prêtre, soldat ou étudiant, il s'est souillé de crimes dans plusieurs cantons de l'Angleterre; il est Napolitain d'origine, et a pris depuis peu le nom de Beauclair. Latimore ne pouvait pas choisir un plus grand scélérat pour exécuter ses abominables desseins.

— Eh bien! dit Mortimer, la Providence a marqué un terme à une telle suite de crimes. Il n'existe plus. Il raconta alors ce qui lui était arrivé avec son beau-frère, et il sortit la bouteille.

— Quand il y a trahison contre l'état, on cesse de respecter les cachets. En disant ces mots, Mortimer brisa la frêle enveloppe de ces papiers impor-

tans : deux lettres tombèrent sur le plancher, l'une était adressée au comte de Latimore, et l'autre au chevalier de Montucci. La dernière était écrite en chiffres, et par conséquent impossible à comprendre.

— Celle-ci probablement, dit Mortimer, sera la clef de l'autre ; elle est en italien, je vais vous la traduire en anglais.

A bord du cutter la *Résolution*,
ce 31 mars soir.

Milord,

« Tous les pouvoirs humains doivent céder à cette puissance suprême, quel que soit son nom, qui donne des lois à la nature et domine les élémens. Depuis qu'une terrible tempête s'est élevée, la mort est sans cesse présente à nos yeux. Il n'y a pas de bâtiment qui puisse

résister si elle continue : déjà le nôtre est plein d'eau. Dans ce terrible moment je remplis le dernier devoir qui me reste avec vous, en vous faisant un récit qui sera bien imparfait, d'après la situation où nous sommes. Vous avez dû apprendre, au retour de la voiture, que tout avait complétement réussi jusqu'au moment où nous nous sommes embarqués à bord de la *Résolution*. Halloran, le commandant du cutter, est parfaitement l'homme qui convenait à nos projets, et l'équipage lui est absolument dévoué. Il passe pour Paul Jones; il en a pris les manières et le costume. Je vous avoue que mon cœur se déchire en voyant les souffrances de votre victime. Il est impossible de peindre son désespoir. La seule femme que nous ayons à bord, est la maîtresse d'Halloran, qui est une flamande extrêmement grossière : elle est chargée

de donner ses soins à miss Melville; mais depuis huit jours que nous avons les vents contraires, elle n'a pu l'engager à se déshabiller. . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . » La tempête devient à chaque instant plus terrible, la foudre éclate sur nos têtes. J'ai interrogé Halloran sur notre situation. Il craint que nous ne soyons jetés sur la côte d'Yarmouth. En vérité, milord, j'aimerais mieux que le vaisseau s'engloutît plutôt que la vérité fût connue. On m'appelle sur le pont. . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Nous allons périr. J'ai reçu un violent coup à la tête par la chute d'un mât. Miss Melville paraît se ranimer depuis que notre mort est certaine. Elle prie Dieu de consoler son père et ses amis; elle le remercie de la

délivrer de ses ennemis, et elle se réjouit dans l'espoir de retrouver bientôt sa mère dans le ciel.... Hélas! que ne puis-je prier comme elle..... Sûrement, sûrement, il est un pouvoir suprême qui.............

.....................

» A la lueur des éclairs, nous venons d'apercevoir un bâtiment; c'est sûrement un vaisseau de guerre. L'équipage veut que nous tirions le canon en signe de détresse. Halloran a tué un homme qui y mettait le feu; le reste de l'équipage s'est soulevé contre le capitaine...............

.....................

» Le gouvernail est brisé,.... notre vaisseau est le jouet des vagues; mais je ferai en sorte que cette fille ne soit plus à même de vous inquiéter; je vais renfermer dans une bouteille cette lettre et celle que je devais vous faire tenir,

à mon arrivée à notre destination. Je l'attacherai à mon cou ; si je péris, elle sera engloutie avec moi ; si je survis, vous pouvez être assuré qu'elle sera remise fidèlement ».

Là finissait la lettre de Beauclair ; le récit que William Elmer avait fait à Mortimer en donnait la suite.

D'après ces détails, ils furent convaincus qu'Océana avait péri. Le capitaine Melville, accablé de douleur, jura de tirer une vengeance éclatante de Latimore. Le marquis, qui voyait ses dernières espérances s'évanouir, tomba dans un désespoir effrayant, et un sentiment d'horreur glaça Mortimer, qui pensait que son fils était complice de cet horrible attentat.

Mais au moment où leur désespoir était à son comble, l'ange consolateur vint les ranimer en leur présentant le flambeau de l'espérance. On

frappe à la porte de la bibliothèque à coups redoublés!

— Le capitaine Melville est-il ici? cria-t-on avec une vivacité qui annonçait une nouvelle importante. Et à l'instant un domestique introduisit un vieux matelot, qui, au moment où il voit le capitaine, tombe à ses genoux.

— Grâces à Dieu, j'ai enfin trouvé mon noble capitaine; miss Océana est sauvée; elle est en sûreté, et j'ai vécu assez pour lui apporter ces heureuses nouvelles.

— Jerry Falkland.... c'est toi, mon brave camarade, qui m'as accompagné dans mon premier voyage sur le *Lion*.

— Oui, mon capitaine, c'est moi-même, et le *Lion* vous sera plus cher que jamais, puisqu'il a sauvé votre fille.

— Cela est-il possible?... explique-toi, explique-toi, mon bon Jerry.

— Voilà une lettre du brave capitaine

Latimore, le commandant du *Lion*, qui vous l'apprendra mieux que moi.

— Le capitaine Latimore ! s'écria Melville en rompant le cachet : est-il sur son bord à présent ?

— Oui, capitaine ; et par Dieu, votre honneur ne pourrait pas désirer que le vaisseau fût entre les mains d'un meilleur marin, ou d'un plus brave commandant.

Melville lut tout haut la lettre suivante.

Yarmouth, premier avril.

« Mon cher Monsieur,

» La flotte en station dans ces parages a essuyé la plus terrible tempête que j'aie jamais vue ; mais cette même tempête est l'événement le plus heureux de ma vie, puisqu'elle m'a procuré l'inestimable bonheur de sauver la vie à une créature malheureuse. Cela

seul m'aurait bien récompensé d'avoir exposé la mienne ; mais jugez quelle satisfaction j'ai ressentie, lorsque, dans cette infortunée, j'ai reconnu la fille du plus brave et du plus digne des hommes...... la charmante miss Melville ! La situation dans laquelle je l'ai trouvée était si critique, et sa délivrance si miraculeuse, que, quoique je puisse vous assurer que vous reverrez bientôt dans vos bras l'enfant chéri que vous aviez perdu, je n'ai pu recueillir aucun indice sur les auteurs d'un si horrible attentat. Le *Lion* que j'ai l'honneur de commander, avait chassé sur ses ancres pendant la tempête dont il avait été fort endommagé. Il allait rentrer dans le port, lorsqu'à la lueur des éclairs nous aperçûmes la carcasse d'un petit vaisseau qui flottait à quelque distance du *Lion*. La tempête s'était calmée, la mer plus tranquille était

éclairée par le feu continuel des éclairs. En approchant plus près, nous ne vîmes personne sur le pont, et nous conjecturâmes que l'équipage s'était sauvé. Mais jugez de l'horreur que nous ressentîmes, en voyant distinctement une créature humaine se débattre à côté d'un mât brisé. A l'instant nous n'eûmes qu'un sentiment et qu'une volonté. Nous mîmes à la mer la longue chaloupe, et bientôt je me trouvai à côté du vaisseau qui allait couler. Déjà il était presqu'au niveau de l'eau. Il vit! il vit! s'écria un des matelots. — Parlez, parlez; dites-nous si on peut vous sauver, cria l'autre en sautant sur le pont...—Bon Dieu! continua l'intrépide marin, c'est un jeune garçon. Il vit! mais ses jambes sont attachées au mât, et je ne puis les délier. Un couteau...., nous allons couler.... Jerry, viens, viens, monte. Fais ranger la chaloupe près du vaisseau. —

Par Dieu! dit celui qui tenait le gouvernail, elle sera engloutie dans le tourbillon. Au large, au large.... Oh! si j'avais un couteau, un couteau le sauverait... Pauvre garçon, il faut que je l'abandonne; nos pieds sont déjà dans l'eau.

» Je ne puis vous dire ce qui se passa dans mon esprit pendant cet intervalle. Je sentais bien que je ne pouvais risquer la vie de dix hommes pour en sauver un seul, en ordonnant qu'on rapprochât la chaloupe; mais je pouvais exposer la mienne, et sans dire un mot, j'arrachai un couteau à un d'eux, et je sautai à la mer pour gagner à la nage le vaisseau, qui déjà était à quelque distance de nous. Le vieux Jerry et moi, nous délivrâmes le jeune garçon, et le portâmes à la chaloupe. Nous regagnâmes le *Lion* au milieu des acclamations de tout l'équipage, au moment où le vaisseau disparut

pour jamais. Mais lorsque je pus examiner celui que nous venions d'arracher à la mort, je reconnus son habillement; et le ravissement que j'éprouvai en voyant que c'était votre fille, et qu'elle était sous ma protection, fut dix mille fois au-dessus de ce que je pourrais vous exprimer. Le scélérat qui l'a enlevée, s'était embarqué avec elle sur ce petit vaisseau, et elle imagine que son intention était de l'emmener sur quelque rivage éloigné. Les vents contraires qui ont régné toute cette semaine, les ont retenus sur notre côte, et la tempête d'hier a été la cause de leur perte et de sa délivrance. Ce scélérat craignant d'être poursuivi si elle échappait, avait eu la férocité de lier ses membres délicats au mât brisé, et s'était jeté dans la chaloupe avec le reste de l'équipage: peu de minutes après elle la vit submergée, et elle pense

qu'il n'en est échappé aucun, quoiqu'elle aperçût une chaloupe assez près d'eux. Celui qui vous remettra ma lettre est le sauveur de votre fille, et de plus, il vous connaît personnellement; c'est ce qui m'a engagé à le choisir pour vous porter ces heureuses nouvelles. Je le suivrai avec miss Melville, aussitôt que ses forces le lui permettront; mais je ne la quitterai pas jusqu'au moment où je l'aurai remise sous votre protection.

» EDOUARD LATIMORE ».

— Noble! noble Latimore! tu as bien rétabli l'honneur de ton nom! s'écria Mortimer.

— Heureux! heureux Latimore! dit le marquis à voix basse, combien je te porte envie! *le ravissement que tu as éprouvé est dix mille fois au-dessus de ce que tu peux exprimer.*

Quand j'aurais eu dix mille vies, je les aurais exposées pour elle.

— Adorable Providence, s'écria le capitaine Melville en tombant à genoux, reçois l'expression de ma reconnaissance! et, vous, homme généreux! comment puis-je vous récompenser?

— Ma récompense! et n'êtes-vous pas heureux? votre fille n'est-elle pas vivante? et vous parlez au vieux Jerry comme s'il avait besoin d'une autre récompense!

— Bien! Jerry, nous parlerons de cela après. Mais comment avez-vous pu me trouver?

— D'abord j'ai été au grand hôtel du prince de Galles, et là on m'a dit que vous étiez ici.

—Le capitaine Latimore doit-il y débarquer?

— Non, votre honneur; il m'a ordonné de vous dire qu'il espérait vous

voir demain à midi à l'hôtel de son frère.

— A l'hôtel de lord Latimore? s'écria Mortimer.

— Oui, répliqua Jerry.

— C'est bien, mes amis, mais il faut prendre nos mesures en conséquence. Cet honnête garçon demeurera ici cette nuit. Mais, Jerry, nous vous recommandons de ne rien dire aux domestiques.

Jerry s'inclina, et se retira sous la conduite de son ancien capitaine.

— Il est trop tard pour rien entreprendre ce soir, dit Mortimer au marquis, je ne pourrais qu'envoyer un courrier à votre oncle à Salt-Hill; mais j'aime mieux attendre jusqu'à demain matin, dans l'espoir que l'entrevue que je dois avoir avec mon fils amenera quelqu'événement heureux. Mon cœur partage la joie que vous a fait éprouver

le retour de celle que nous chérissons tous; mais jusqu'à ce que j'aie reconnu l'innocence de mon fils, jusqu'à ce que j'aie pu presser sur mon sein un fils vertueux, il n'y aura point de bonheur pour moi. Je pense qu'il ne tardera pas à venir, je vais changer d'habit, et me préparer à le recevoir.

---

## CHAPITRE XI.

### *Un aveu.*

Elmer quitta le comte dans des dispositions bien différentes de celles qu'il avait cherché à lui inspirer, et se rendit à la petite porte de Park-Lane ; il hésitait encore, enfin il se décida à donner le signal convenu. A l'instant la porte s'ouvrit, et une voix lui cria : *Qui est là ?* La nuit était trop sombre pour qu'il pût distinguer celui qui lui parlait. Elmer répondit : Mortimer. Voyez-vous cette lumière au bout de la colonnade ? — Oui..... c'est celle d'une lanterne. — Prenez-la, et marchez le long des murs du jardin ; vous trouverez une personne qui vous conduira où vous êtes attendu.

Elmer pensait que tout cela était fort étrange, mais il était embarqué dans cette aventure, et il suivit les instructions qu'on lui donnait.

Il était à l'extrémité du mur lorsqu'il entendit les pas de quelqu'un qui le suivait. Il s'arrêta. *Qui est là?* lui cria-t-on. — Mortimer. — Venez avec moi,

Il suivit son guide, qui le conduisit à travers plusieurs appartemens, jusqu'à une petite porte, où il lui dit de frapper, et il se retira.

Ces visites nocturnes et ces scènes mystérieuses n'étaient point une chose nouvelle pour Elmer. Il frappa doucement, et un homme qu'il reconnut pour Spallanzani, et qu'il soupçonna être Mortimer, parut devant lui. Son costume était celui d'un gentilhomme anglais, et il n'avait plus cet air d'inquiétude qu'il avait remarqué en lui.

Elmer recula, ne sachant pas si la personne qu'il voyait était la même que celle qui avait paru désirer aussi fortement cette entrevue.

— Vous me paraissez étonné de mon changement d'habit? L'étranger Spallanzani que vous voyez, cher Elmer, est devenu un véritable Anglais, et j'aurais pu me faire reconnaître pour tel, lorsque vous m'apportâtes l'ordre de quitter la terre qui m'a vu naître; mais j'avais des raisons de différer jusqu'à ce moment. Si vous voulez vous asseoir, et avoir la patience de m'écouter, je vais vous les faire connaître.

— Vous m'avez pris par surprise, dit Elmer, et je puis ajouter que cette conduite n'est pas très-loyale. La commission que j'ai remplie auprès de vous était un acte de mon devoir, dont il ne peut pas être question dans une en-

trevue clandestine de la nature de celle-ci. Je dois d'abord vous dire que si je me suis rendu à vos puissantes sollicitations, c'était dans la persuasion que je n'entendrais rien qui pût être contraire à mon devoir envers le souverain et à la fidélité que je dois au comte de Latimore.

— Je vous assure, monsieur, répliqua Mortimer en souriant, que les motifs qui m'ont engagé à désirer de vous voir, sont parfaitement purs, et ne peuvent compromettre ni vos devoirs publics, ni ceux que vous impose l'amitié.

— Sur cette assurance, monsieur, je vais m'asseoir.

Tous les deux demeurèrent quelques instans en silence.

— Vous êtes peut-être étonné, monsieur, que cette entrevue ait

lieu dans les appartemens du marquis de Leverton ?

— Je sais combien le marquis est dévoué à son oncle, lord William, et je ne puis être surpris que son appartement soit occupé par un ami de son oncle ; mais je vous avoue avec franchise, qu'il y a une circonstance qui me paraît singulière. Lorsque je vous vis à l'hôtel Latimore, tout en vous annonçait la plus grande inquiétude sur le sort d'une jeune dame.... celle qui a été enlevée de la maison de la duchesse de Derrington.

— Vous voulez parler de miss Melville ? répondit Mortimer froidement.

— D'elle-même, répliqua Elmer. J'avoue que je suis surpris de votre froideur et de votre indifférence actuelle sur un sujet qui vous avait affecté au point de vous mettre hors de vous-même, et de laisser échapper des soupçons

et des insinuations qui n'étaient point charitables.

— Réellement, l'ai-je fait ?... sans doute je devais alors être blâmé. Quoi qu'il en soit, toutes mes inquiétudes ont cessé, et je suis parfaitement tranquille sur miss Melville.

— En vérité, est-elle sauvée ?.... a-t-elle échappé ?.... est-elle revenue ? s'écria Elmer avec la plus grande vivacité.

— Comment ! monsieur... *Sûrement vous n'êtes pas assez affecté pour être hors de vous-même ?* Votre chaleur, en parlant d'un objet qui ne devrait pas autant vous intéresser, pourrait faire naître des soupçons en dépit de la charité.

Le visage d'Elmer se couvrit de la plus vive rougeur ; il se lève de sa chaise, se rassied, ne sachant quelle contenance tenir.... Il mordait ses lè-

vres, tout annonçait en lui l'agitation d'un coupable.

Mortimer croisait ses bras, et s'enfonçait dans son fauteuil avec l'air de la plus grande tranquillité. Elmer commençait à revenir de sa confusion, lorsque Mortimer, qui paraissait n'y avoir pas fait attention, lui dit :

— Les vents sont à l'orage, j'ai été fâché d'apprendre que la dernière tempête a fait beaucoup de mal.

— Une tempête ?... Que dites-vous, monsieur, d'une tempête ?

— Oui, monsieur. Est-ce une chose merveilleuse qu'une tempête pendant l'équinoxe ? J'ai un ami à bord du *Vaillant*, dans la station de la mer du nord, qui m'écrit....

— Le *Vaillant*!... à bord du *Vaillant*, une tempête ! Oh ! pour l'amour de Dieu, ne me torturez pas plus long-temps. Vous savez où elle est..... Vous

avez tout découvert ? Cela était infâme, je l'avoue, mais ne me mettez pas au supplice en prolongeant mon incertitude.

— Je ne veux pas vous faire souffrir, jeune homme, dit Mortimer avec un mélange de dignité et de tendresse, quelque coupable que vous puissiez être. Les lois anglaises dédaignent de donner la torture même aux assassins, et un Anglais ne doit pas faire le métier de bourreau. Recevez le coup qui va vous frapper.... Océana Melville sera bientôt rendue à son père, *et les vils assassins qui ont concerté cet horrible attentat sont connus.*

— Oh ! Dieu ! non, non, ne dites pas qu'ils sont connus : qu'ils périssent, ils le méritent, mais que ce soit en secret, et que le mépris ne marque pas la tombe qui nous renfermera.

Mortimer chercha en vain à retenir

ses larmes, elles inondèrent son visage, et il détourna sa tête d'Elmer, qui demeurait devant lui les mains sur son front, immobile et muet comme la statue du Remords.

Après quelques minutes de silence, Mortimer lui dit : — Asseyez-vous, j'ai beaucoup de choses à vous communiquer. Ce n'est pas seulement pour vous affliger que je vous ai demandé cette entrevue; si le doigt de la justice a sondé votre blessure, que la main de la miséricorde y verse son baume salutaire.

— Oh! monsieur, je ne mérite point de miséricorde.

— La miséricorde n'est point une chose qu'on peut mériter; l'objet de la clémence est le criminel que la justice a dépouillé de tous ses moyens de défense, et la miséricorde elle-même est le céleste bouclier qui se place entre le

glaive de la justice et la victime abattue. Vous êtes cette victime, Elmer, et mes mains tremblantes pourront couvrir de cette égide de miséricorde votre tête proscrite. Dites-moi, jeune homme, voulez-vous accepter le pardon que je vous offre ? pourrai-je presser contre mon sein un cœur repentant ? connaîtrai-je un tel bonheur ?

— Repentant ! le ciel sait combien je le suis. Avant de vous avoir vu aujourd'hui, mon cœur gémissait d'être complice d'un crime où je n'ai pu être entraîné que par l'aveuglement et la folie. Déjà j'avais montré mon repentir à mon.... je ne sais quel nom lui donner, à lord Latimore.

— Est-il bien vrai que vous lui avez montré votre repentir ? dit Mortimer en l'interrompant ; avez-vous renoncé à son coupable service ? alors, venez dans mes bras.

—Arrêtez, dit Elmer en se retirant; quel que soit l'attrait qui m'entraîne auprès de vous, quelle que soit la force d'un sentiment que je n'avais pas encore éprouvé, je ne dois pas oublier que quand même votre amitié serait pour moi du plus grand prix, quand même mon crime serait plus humiliant encore, ce qui est impossible, je devrais me refuser à vos embrassemens.

—Horrible prophétie! s'écria Mortimer, en tordant ses mains. Puissante Providence, détourne cette horrible prédiction. Se tournant alors vers Elmer: —Quelle est cette barrière insurmontable qui se trouve entre des cœurs qui?...... quel est cet obstacle?

—La volonté du destin, dit Elmer, dont les aveugles décrets m'ont forgé des fers que je ne puis briser...... des chaînes dont les destinées d'Elmer et

de Latimore sont les anneaux. A présent pourrez-vous être surpris ?

—Je m'étonne plus que jamais, sûrement cela ne peut pas être. Mon imagination se refuse à une telle idée. Jamais Latimore n'a pu laisser échapper ce secret de ses lèvres. Quelle aurait été son intention ? comment aurait-il pu noircir sa réputation ? et si l'impérieuse nécessité l'avait forcé à devenir lui-même son accusateur, par quelle horrible fatalité aurait-il été forcé de prendre pour confident le ?.... Dites-moi, monsieur, connaissez-vous l'histoire de Mortimer ? savez-vous ce qu'il a souffert ; savez-vous à quel point Latimore a accumulé l'injure et l'infamie sur sa tête ? êtes-vous instruit des malheurs de Derrington et d'Olivia ?

— Tout m'est connu.

— Tout vous est connu ! et alors pouvez-vous demeurer attaché à un

être qui, avec une méchanceté plus qu'infernale, a poursuivi, a persécuté, pendant tant d'années, une femme dont la pureté égalait celle des anges, dont le mérite était au-dessus de l'humanité? Pouvez-vous encore servir Latimore?

—Il est mon protecteur; il m'a nourri, il m'a élevé au rang de son ami; il a épanché tous ses secrets dans mon sein: puis-je l'abandonner?

— C'est un assassin! ses mains sont souillées de sang.

— Je sais qu'il a frappé son ennemi; mais ne vois-je pas dans vous la preuve vivante qui l'acquitte d'un crime aussi horrible?

— Non, sa main s'est levée avec une intention meurtrière, et devant le ciel il est aussi coupable, que si sa victime avait péri sous ses coups. Ne me croit-il pas mort? comment pourra-t-il supporter ma vue, lorsque, au milieu de

ses juges, je me lèverai pour l'accuser? Comment le superbe Latimore soutiendra-t-il la majesté des lois, de ces lois égales pour tous, qui placent le coupable orgueilleux au-dessous du dernier de ceux qui ont souffert l'injure?

—Je n'ose concevoir une telle pensée: vous connaissez mal Latimore, si vous supposez qu'il puisse jamais paraître comme un criminel. Plutôt que de souffrir une telle honte, il bouleverserait le monde, si cela était en son pouvoir. Mais laissez-moi, monsieur, vous représenter le danger que vous courez. Vous ne pouvez pas imaginer l'étendue de son pouvoir et l'activité de ses agens.

—Je le connais bien; je sais qu'il n'y a pas de crimes qui répugnent à son âme atroce pour assurer le succès de ses projets.... Lorsqu'il saura que Mortimer a survécu au coup qui l'a frappé, la voix de l'humanité ne se fera point

entendre à son cœur implacable : la haine qui lui inspira l'idée du meurtre, qui nourrit dans son sein la passion de la vengeance, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de la satisfaire, cette haine orgueilleuse ne l'abandonnera pas jusqu'à ce que la terre renferme pour jamais les restes inanimés de l'un ou de l'autre.

— Oh! puisse le ciel détourner ce malheur! Pourquoi cela serait-il ainsi? Retirez-vous plutôt dans quelque contrée éloignée. Les passions que vous avez nommées, étendent, il est vrai, un voile sur ses qualités; mais l'influence de la vertu et le retour de la raison pourront dissiper ces sombres vapeurs qui obscurcissent l'âme noble de Latimore, et elle paraîtra plus brillante que jamais.

— Ce désir fait honneur à votre cœur; je ne puis vous dire quel plaisir j'éprouve

en voyant de tels sentimens dans un jeune homme, qui fut si long-temps à une telle école.

— De grâce, monsieur, ne parlez pas de moi; ne me comparez pas à Latimore; ses talens, l'étendue de ses connaissances font oublier les crimes que lui fit commettre l'ambition. Et si jamais les hommes voyaient en lui un meurtrier, ils pleureraient sa destinée plutôt qu'ils ne l'accuseraient. Il n'en serait pas de même avec moi. Quelles excuses pourrais-je produire pour me justifier d'avoir abandonné le sentier de l'honneur, d'avoir employé la séduction, répandu la calomnie pour écarter des hommes honnêtes de leurs devoirs; d'avoir aidé à arracher une fille à son père, pour la condamner à la servitude dans une terre étrangère?.... On dira qu'Elmer fut l'instrument dont se servit un grand homme, et la pitié don-

nera une larme à Latimore, tandis que le mépris et l'infamie poursuivront la mémoire d'Elmer.

La fermeté de Mortimer ne put se soutenir plus long-temps. Son agitation trahit l'émotion de son cœur; il prit la main d'Elmer, et lui dit :

— Vous vous jugez trop sévèrement; ne pensez pas que je veuille vous flatter. Il est certain que vous avez été entraîné hors du sentier de l'honneur : mais c'est par un retour volontaire à la vertu que vous pourrez réparer vos torts. Je sens tout l'embarras de votre situation.

— Hélas! monsieur, vous ne me connaissez pas, vous ne pouvez pas concevoir ma malheureuse position! Lorsque j'ai connu lord Latimore, mon cœur était pur comme celui d'un enfant. Le hasard me mit dans le cas de lui être utile. Je fus placé auprès de

sa personne. Ses talens, la grandeur de ses idées, ses vastes conceptions excitèrent mon admiration; je le regardais comme un dieu, tandis que, chaque jour, un nouveau témoignage de sa faveur m'attachait à lui davantage; il me confia son histoire, et un nouveau lien se joignit à l'admiration et à la reconnaissance. Il en est résulté un sentiment qu'il m'est impossible de vous exprimer; . . . il est plus fort que la pitié et plus respectueux. Son influence a tellement uni ma destinée à celle de mon protecteur, que si un nouveau meurtre était nécessaire pour lui sauver l'honneur, sans hésiter je serais le meurtrier.

— Oh! ne prononcez pas ces terribles paroles! vous n'êtes pas à vous-même.

— Ne vous trompez pas, monsieur, ce n'est point l'exaltation d'un moment qui me fait parler; non, Mortimer,

non, je n'ai fait simplement qu'exprimer la résolution ferme, immuable d'un cœur qui n'existe que pour Latimore.

— Aveuglement! ... terrible aveuglement!

— Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, je ne dois rien déguiser avec vous. Sachez que Latimore frémit seulement de la possibilité que Mortimer existe encore. Vous connaissez les causes de ses craintes mieux que je ne pourrais vous les dire; et si vous vous offrez à sa vue, les regards d'un basilic ne vous donneraient pas une mort plus certaine. Il vous hait, il vous abhorre.

— Vous n'avez pas besoin de le répéter à Mortimer; mais vous m'avez dit que vous ne deviez rien déguiser. Est-il prévenu de cette entrevue?

— Je n'ai pas une pensée qui lui soit cachée; il est un autre moi-même, ou

plutôt Latimore existe dans moi. Pour soutenir l'éclat de son nom, j'ai anéanti tous les sentimens de mon cœur. Son triomphe sur ses ennemis et le maintien de sa gloire sont les seuls principes qui m'animent; ce sont les divinités qui reçoivent mon culte, auxquelles j'ai consacré mes principes, mes passions, toutes mes facultés ; c'est sur leur autel que j'ai immolé les espérances de mon âme pour l'éternité.

— Arrête ! arrête ! s'écria Mortimer avec la plus forte expression du désespoir. Malheureux ! que pourrais-je te dire ?... Blasphémateur, parricide, oui parricide... Monstre, vois dans moi un père... Tu trembles ! puissent toutes les horreurs du crime se peindre sur ton front ! Retourne, retourne auprès de Latimore, demande-lui cette épée teinte du sang de ton père ; hâte-toi, reviens plonger tes mains dans le sang de celui

qui te donna le jour ; arrache ce cœur... le cœur de ton père, et porte-le-lui comme le sceau de ton infernale amitié avec un démon.

Elmer demeura immobile ; ses yeux fixés sur son père ne voyaient plus, ses cheveux étaient hérissés, de longs et pénibles soupirs sortaient de sa poitrine oppressée.... Pas un mot n'exprima la surprise qu'il devait éprouver ; pas une larme ne put indiquer la sensibilité de son cœur. Ses jambes lui manquèrent, et il tomba sans sentiment sur le plancher en poussant un profond gémissement.

— Au secours ! au secours ! cria Mortimer en ouvrant la porte de la bibliothèque ; au secours ! au secours !

Le marquis de Leverton et le capitaine accoururent, et trouvèrent le malheureux Mortimer couché sur le corps inanimé de son fils.

— Je l'ai tué ! je l'ai tué ! s'écria Mortimer ; mon fils ! mon fils ! vis pour prononcer mon pardon.

Le capitaine chercha à calmer ce malheureux père, tandis que le marquis courut chercher un chirurgien.

Peu de minutes après, la nature fit un effort pour le sauver ; sa respiration cessa d'être convulsive, et ses larmes coulèrent en abondance. Ses premiers regards se portèrent sur Mortimer, qui était à genoux à côté de lui, tenant sa main qu'il pressait tendrement de ses lèvres. Alors faisant un effort pour se relever, il dit avec un regard qui exprimait tous les sentimens de son âme : *Mon père !* Ce mot parla à l'âme sensible de Mortimer ; le ton dont il fut prononcé disait plus que des volumes d'éloquence.

—Il vit ! il vit ! s'écria Mortimer dans une sorte d'extase, et il le serra contre

sa poitrine. O heure de joie! continua-t-il, j'embrasse mon enfant, mon Edouard, qui depuis si long-temps était perdu pour moi. Il vit, et il aime son père!

Dans ce moment, le capitaine Melville frappa la vue d'Elmer : comme s'il eût été atteint de la foudre, il retomba sur le plancher, en criant : — Eloignez-moi; oh! par pitié, éloignez-moi de lui, il me tue!

Mortimer et le capitaine employèrent les plus douces paroles pour calmer l'agitation de son âme. — Regardez-le ce pauvre garçon! disait Melville. C'est Latimore seul qui est coupable.

— Et ne suis-je pas l'agent de son crime? Ne profanez pas la bonté de votre caractère, en plaçant aussi mal votre compassion. Nos crimes ne sont-ils pas communs? L'infamie ne nous attend-elle pas tous deux? Un même

sort nous est réservé, et un éternel monument perpétuera la mémoire de nos crimes.

— Remerciez la Providence, dit le capitaine Melville, le crime n'a pas été achevé, et le nom de Latimore peut encore, s'il y consent, être transmis sans honte à la postérité. Nous pouvons tous être heureux ; et au lieu de vous livrer à d'inutiles regrets, jeune homme, prouvez la vérité de votre repentir par le zèle que vous emploierez à amener une réconciliation que la Providence vous a destiné à effectuer.

Mortimer se joignit au capitaine, et le marquis, à son retour, acheva de faire renaître l'espérance dans l'âme d'Elmer. Il commença à se flatter que l'esprit orgueilleux de son maître pourrait céder à l'ascendant des circonstances, et qu'alors les obstacles qui s'opposaient au bonheur de tous disparaî-

traient. Avec cette lueur d'espérance mêlée des plus fortes craintes, il quitta ses nouveaux amis, et retourna porter à Latimore des ouvertures pour une réconciliation générale, où le passé serait absolument oublié. Elle était signée par Mortimer, le capitaine, et le marquis de Leverton s'y engageait pour lord William Derrington.

---

## CHAPITRE XII.

*Apparente réconciliation.*

Avant qu'Elmer fût auprès du comte, le courrier qu'il avait fait partir pour Greenwich, était revenu lui annoncer que le matelot n'était pas chez lui, et qu'on ne l'attendait que le jour suivant. Latimore le dit à son secrétaire, au moment où il entra dans la chambre.

— Cela est de peu d'importance à présent, répondit Elmer : l'entrevue que je viens d'avoir ne nous laisse plus rien à apprendre.

—Que dites-vous, monsieur ? Est-ce un être vivant que j'ai vu, ou un fantôme formé de cette substance aérienne que mon épée ne peut percer ? Expli-

quez - vous promptement ; Mortimer vit-il encore ?

— Mortimer... Mortimer est vivant !

— Mortimer est vivant ! répéta le comte, en respirant avec effort. C'est bien.... Et Latimore existe ! ..... Que vous a-t-il dit ?

— Il vous offre un pardon que vous ne demandiez pas, et une réconciliation sincère.

— Ha ! ha ! ha ! une réconciliation ! dit Latimore avec un rire convulsif ; êtes-vous insensé ? Écoutez-moi : lorsque les glaces de l'hiver flotteront sur les ruisseaux pendant l'été, lorsque la pluie brûlera les moissons, et les feux du ciel rafraîchiront la verdure des prairies ; lorsque l'éclat de la lune effacera celui de l'astre dont elle tire sa lumière ; lorsque l'axe de la terre sera brisé, et que les poles embrasseront l'équateur,

alors je pourrai me réconcilier avec l'être que je hais, que j'abhorre.

Pendant qu'il parlait, ses dents grinçaient d'une manière horrible ; il frappait la terre comme si son pied eût voulu écraser un odieux reptile.

Elmer demeurait devant lui avec l'air accablé ; il laissa exhaler un profond soupir.

— Pourquoi cette expression de désespoir? Avez-vous tout dit? Vous reste-t-il encore quelque chose à m'apprendre, qui puisse motiver cette contenance abattue? Avez-vous appris quelque chose de plus sur Océana, sur Beauclair et sur la manière dont Mortimer a échappé à la mort, que cette main voulait lui donner? Enfin qu'avez-vous appris?

— Ah! milord, mon âme se livrait aux plus douces illusions ; le sentiment de haine que vous avez exprimé les a changées en scènes d'horreur.

— Qui peut donc faire naître en vous ce sentiment de terreur? Est-ce pour moi ou pour mes ennemis que vous tremblez? Si je suis l'objet de cette tendre sollicitude, daignez vous l'épargner. Laissez approcher cette armée de nains. Que le vertueux Derrington, le redoutable Mortimer s'unissent au père d'Océana et à son adorateur Leverton : ils ne m'inspireront pas plus de craintes que n'en ressent le rocher qui voit avec dédain les flots de l'Océan se briser à ses pieds, lorsqu'un faible oiseau de passage laisse échapper une plume de ses ailes, et que les vents la portent sur sa cime inébranlable. Monsieur, j'anéantirai d'un seul mot tous leurs efforts réunis. Il n'y a pas d'expression qui puisse vous donner l'idée du mépris que m'inspire cette phalange de pygmées. Eloignez toutes craintes, et

apprenez-moi ce que vous savez de plus terrible.

Il ne restait pas d'alternatives à Elmer, et il lui raconta ce qui s'était passé, aussi bien que l'agitation de son esprit put le lui permettre.

L'émotion de Latimore fut au comble, lorsqu'Elmer lui apprit qu'Océana était la fille d'Olivia et de Derrington, et que lui-même avait trouvé un père dans son ennemi mortel, Mortimer. Lorsqu'il eut fini, Latimore s'écria :

— C'est merveilleux ! c'est un enchaînement de prodiges ! Vous, le fils de Mortimer ! vous que le hasard offrit à mes regards, et que le destin fit le confident de mes pensées !... et Océana, cette femme, que ce même hasard plaça dans le voisinage de mes sœurs, et qui, par la volonté du destin, a entendu les expressions qui me sont échappées pendant mon sommeil, elle

est la fille d'Olivia et de Derrington! La destinée a réglé ces événemens, et en vérité son ouvrage est digne de l'attention de Latimore.... Quand devez-vous rapporter ma réponse à ces ouvertures de paix?

— Au point du jour, aussitôt qu'il me sera possible, puisqu'il est vraisemblable que le capitaine Latimore arrivera de bonne heure avec celle qu'il a sous sa garde.

— C'est encore une étrange destinée que mon frère obtienne par mon influence le commandement d'un vaisseau dans cette même station, pour sauver la victime de ma jalousie, et ramener un témoin vivant qui vient noircir ma réputation!... Vous pouvez vous retirer, je voudrais être seul. Lorsque j'aurai pris une résolution convenable à la dignité de mon caractère, vous en serez informé.

—Puissent l'humanité et l'amitié vous guider dans le sentier de la paix! dit Elmer, et il se retira.

Latimore, demeuré seul, murmura tout bas :

— Humanité ! amitié ! sentier de la paix ! vains mots qu'il a prononcés ! Ils peuvent convenir à ces hommes aveugles que la destinée a condamnés à ramper dans le cercle tracé par la modération. Au-delà des limites de ce cercle, il n'est plus de sentier de paix, et celui qui ose obtenir la gloire d'être séparé du vulgaire, ne doit plus vivre que pour elle.... Cette nourriture convient seule aux êtres d'un ordre supérieur, animés par une étincelle du brillant Jupiter, qui, au moment de leur naissance, versa dans leur sein tous les feux de la divinité... Ils s'élèveront à des actions tellement au-dessus de l'intelligence du commun des hommes, qu'ils seront

adorés comme des dieux, ou redoutés comme des démons. Et moi-même, qui suis-je ? J'ai franchi ce cercle; je suis l'enfant de Jupiter; je sens dans mon âme toute l'énergie qui convient à ma naissance. Esprit de celui qui, le premier, m'apprit à découvrir l'urne du destin, Julien de Rosenbergh, viens m'aider à pénétrer les décrets de la destinée dans cette combinaison d'événemens, dans ce chaos d'aspects différens qui me tourmentent!

Alors Latimore s'arrêta, et tirant son horoscope, il le mit devant lui, et demeura quelque temps en silence à le contempler... Bientôt portant la main à son front, il s'écria: Par toutes les malignes influences, réponds-moi! C'est la quarante-cinquième année de mon âge, Julien; es-tu un oracle? Oui, oui, tous les nuages s'amassent autour de moi; ils obscurcissent ma destinée:

sera-ce une ombre passagère ou un nuage terrible, qui portera dans son sein ma destruction, selon la prédiction de Julien ? Comment pourrai-je le détourner ? Mortimer et Elmer, Derrington et la fille d'Olivia ! *Les malheurs qui te menacent, viendront d'Olivia !* a dit Julien ; et dans ce moment, c'est de sa vivante image, c'est de son enfant que viennent les maux qui me menacent !....

Son esprit s'égara dans ces sombres pensées ; il se livra aux passions cruelles qui bouleversaient son âme ; la vengeance lui retraça en caractères de sang, les scènes où Mortimer et Derrington avaient triomphé de Latimore ; la haine lui montra Elmer, le confident de ses pensées, embrassant avec la tendresse d'un fils, l'être qu'il abhorrait ; et l'ambition lui présenta les dangers que son élévation avait à craindre de la résurrection de

ses ennemis. Quelquefois son âme orgueilleuse s'accusait de lâcheté, en paraissant consentir à une réconciliation; mais la haine et la vengeance s'applaudissaient du stratagême qui pouvait envelopper leurs victimes. Enfin les plus basses passions triomphèrent. A peine pouvait-il contenir sa rage, il brûlait de l'assouvir, de frapper Mortimer; mais avant de percer le cœur d'Océana, il voulait donner mille morts à ses ennemis.

Cette pensée une fois admise, il s'y fixa irrévocablement.

—Elle mourra! elle mourra! s'écria-t-il avec exaltation : vengeance, tu es mon idole! Mystérieuse chaîne des événemens, quel est ton créateur? quel est celui qui fixa le premier anneau de ma destinée? quel pouvoir a rivé cet anneau à celui qui le touche, et formé cette chaîne qui me lie, qui me rend l'esclave des circonstances,.... égale-

ment incapable de détruire le passé, et de prévenir ce qui doit arriver?.... Enchaîné à un point si esclave de la fatalité qui a nécessité toutes mes actions,..... qui aurait pu croire qu'une âme comme la mienne, partageant toutes les glorieuses essences de la divinité, renfermant tous les principes de la grandeur, de la bonté, du bonheur, ne produirait que des fruits hideux et venimeux!..... Puisque cela est ainsi, cela devait être...... Ce serait une folie que d'espérer pour l'avenir un autre monument que l'exécration de la postérité, et pour le présent,...., il est affreux...... Mais je ne puis être un autre que moi-même, mon esprit ne peut concevoir que des projets odieux aux âmes vulgaires...... Mais l'exécration même que fera naître mon triomphe, prouvera à jamais que j'ai été triomphant...... Quel rayon de lu-

mière brille à mes yeux ! l'élévation de mon âme sera satisfaite ! mon orgueil blessé sera vengé! Mortels aveugles ! Derrington , Mortimer , présentez-vous à moi. Mes regards seront pour vous comme les yeux du basilic qui frappent d'une mort soudaine le malheureux voyageur. Le destin a voulu que vous fussiez les objets de ma haine ; ce que je hais , je dois le détruire , et pour détruire il faut enlacer. Mon orgueil ne doit pas se révolter , j'aurais préféré combattre la force par la force : mais quels sont les mortels qui peuvent lutter avec moi ? Si un reptile se présente sur mon chemin , je l'écrase ; eh bien ! ils seront écrasés.

Il envoya alors Durand chercher Elmer , et lui annonça, à son grand étonnement , qu'après avoir profondément médité les propositions qui lui étaient faites , il acceptait le traité d'amitié

qu'on lui offrait, à condition que le sceau du silence serait à jamais sur les lèvres de Derrington, de Leverton et de Mortimer; que celui-ci éviterait sa présence; qu'on attribuerait l'enlèvement d'Océana au désespoir de quelqu'amant malheureux, et qu'enfin on donnerait les couleurs les plus favorables à l'histoire de sa naissance. A ces conditions, ajouta le comte, les Latimore et les Derrington seront encore amis, et je chercherai tous les moyens de dissiper les doutes qui pourraient rester sur la sincérité de cette réconciliation.

—Milord, oh! mon bienfaiteur, comment pourrai-je vous exprimer ma joie? s'écria Elmer; ce passage subit du désespoir au bonheur me transporte. Comment pourrai-je?...

—Bon Elmer, ne perdez pas de temps à vous étonner de choses que vous ne pouvez comprendre. Tout est merveille

dans le monde, jusqu'au moindre mouvement de nos corps. Nous ne savons pas par quel pouvoir se sont réunis les atômes qui nous composent. Pourquoi nous étonner des opérations de la volonté? Il vous suffit de savoir que Latimore est parvenu à dominer l'impétuosité de ses passions, et qu'il s'efforcera d'imiter les vertus chrétiennes de ses ennemis.

Elmer espérait...... Elmer doutait encore; mais il avait une telle connaissance du caractère du comte, qu'après avoir reçu de lui quelques explications sur leur conduite future, il se retira, conservant plus de doute que d'espérance.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Mensonge et vérité.*

Océana, rendue à ses amis et reconnue par son véritable père, fut instruite de toute l'histoire de sa mère, avec la réserve qu'exigeait le traité d'amitié qui avait été conclu entre Latimore et lord William. Celui-ci le signa le lendemain, avec un sentiment de véritable générosité. Depuis ce moment sa santé devint meilleure, et au bout de quelques jours il fut entièrement rétabli.

Les soupçons qu'Océana conservait sur la sincérité de Latimore, furent éloignés par cette apparente réconciliation; la reconnaissance qu'elle croyait devoir

au frère de son libérateur, et son amitié pour ses sœurs, achevèrent de les effacer d'un cœur plus disposé à pardonner qu'à haïr. Heureuse d'être reconnue publiquement pour la fille de lord William, elle se livrait toute entière à son affection pour cet heureux père, qui ne pouvait penser qu'à son Océana, ni s'occuper que de ce qui avait rapport à elle.

Lord William n'était point jaloux de l'attachement et de la reconnaissance qu'elle ne cessait de témoigner au capitaine Melville; il l'entendait, sans peine, l'appeler : Mon père. Ces sentimens, au contraire, la lui rendaient plus chère, et augmentaient à ses yeux le mérite de ces âmes généreuses; il ne songeait qu'à ce qui pouvait plaire à sa fille chérie. Le respectable Hanbury et sa fille Emma furent invités de se rendre à Salt-Hill. Ladys Julia et

Amélia y étaient presque toujours, ainsi qu'Elmer Sidney et Winterton, l'un comme le fils de Mortimer, et l'autre comme l'adorateur d'Amélia. Une seule chose répandait un nuage sur le bonheur que goûtait cette aimable société. Le marquis de Leverton, qui avait montré tant de zèle pour retrouver Océana, était tombé dans une sorte de mélancolie. Son oncle le plaisantait sur sa tristesse. — Monsieur, répondit le marquis, toute ma vie je regretterai que ce soit Latimore, et non pas moi, qui ait risqué sa vie pour Océana. Avez-vous remarqué avec quel ravissement ses yeux s'attachent sur son libérateur? — Dites avec quelle reconnaissance, répliqua lord William. — Plût à Dieu que cela fût ainsi! répliqua Leverton..... Alors je pourrais espérer. — Je vous dis qu'elle a été sauvée pour vous seul. Mon bonheur,

mon cher enfant, sera incomplet jusqu'à ce que vous soyez uni à votre cousine; il faut qu'elle soit à vous. — Leverton soupira, et lord Derrington sourit.

Depuis ce moment, lord William ne cessa pas d'observer les dispositions de sa fille, et trouva chaque jour de nouvelles raisons pour encourager les espérances de son neveu.

Le marquis était le seul qui ne s'aperçût pas de la préférence qu'Océana avait pour lui; il soupirait, il regrettait que la destinée n'eût pas voulu qu'il se précipitât dans la mer pour mériter le titre de son libérateur. Enfin il n'osa se livrer à l'espérance, que lorsque le capitaine Latimore, en se déclarant ouvertement pour un autre objet, ne lui permit plus de penser qu'il pût prétendre à Océana.

Celle qui avait captivé les affections

du généreux enfant de Neptune, était Emma Hanbury, la petite beauté galloise, comme on l'avait nommée dans la société de Salt-Hill, qui applaudit généralement au choix du capitaine, et s'employa pour faire disparaître tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à cette union. Le jour des noces fut fixé, et on parvint à obtenir la protection de la duchesse de Derrington, malgré le peu de fortune d'Emma et son humble origine.

Sa Grâce n'était jamais plus heureuse que lorsque ses talens pour les mariages étaient employés. Bientôt Océana sentit leur influence. Le mécontentement que le marquis avait causé à sa mère, en rompant son mariage avec lady Julia, fut adouci par l'offre qu'il lui fit d'ajouter à ses revenus une somme assez forte pour la maintenir dans le brillant hémisphère de la mode...

Cette circonstance, jointe au rang et à la fortune qu'Océana venait d'acquérir, engagèrent la duchesse à favoriser l'union de son fils chéri avec sa cousine. Le consentement du duc suivait nécessairement ; il fut enchanté d'être dispensé du voyage qu'il était obligé de faire en Suisse, et de pouvoir paisiblement se livrer à son goût pour la chasse sans quitter l'Angleterre.

La duchesse passa trois jours à Salt-Hill avec lord William et sa fille, et alors toute la société retourna à l'hôtel de Derrington pour y terminer la campagne d'hiver, selon l'expression à la mode, dans le palais de sa souveraine.

L'histoire d'Océana et son mariage avec l'héritier de la famille Derrington devint le sujet de toutes les conversations ; elle fut commentée, augmentée, défigurée selon l'usage, ainsi qu'on

peut le voir dans la lettre suivante de lady Lustre à lady Howard :

« Ma chère Létitia Matilda,

» Je suis si excessivement fatiguée que je puis à peine tenir ma plume ; mais le désir que j'ai de vous obliger, ma chère amie, me redonne assez de courage pour vous raconter toutes les circonstances de l'histoire que je vous ai promise. J'arrive à l'instant de Piccadilly ; jamais l'hôtel de Derrington ne fut plus brillant, et sa société plus aimable. Je suis horriblement affectée de penser que la goutte de votre oncle vous retient si long-temps loin du monde, et surtout dans ce moment, où mon intimité avec la duchesse pourrait vous être d'une grande utilité. Tâchez, ma chère, d'être aussi heureuse que vous pouvez l'être, quoique je sois réellement émerveillée que votre patience ne soit pas

épuisée d'être renfermée si long-temps dans les horribles murs de ce vieux château, tandis que vous savez que nous jouissons des suprêmes plaisirs de la métropole. Mais venons au sujet de ma lettre... La nouvelle étoile qui brille dans notre hémisphère, est cette Océana dont je vous ai parlé ; elle sera bientôt réellement marquise de Leverton ; et pour rendre ce mariage un peu sortable, ils ont engagé l'oncle William à l'adopter pour sa fille. On a imaginé l'histoire d'un mariage que le bon lord a dû contracter il y a bien des années avec une Italienne d'une famille illustre, qui est morte à bord d'un vaisseau en donnant le jour à cette Océana, qui depuis fut confiée aux soins du vieux capitaine Melville, et qui ne connaît son véritable père que depuis cet hiver. Enfin, pour donner quelque vraisemblance à ce roman, ils ont engagé le prince de

Beaumont, un seigneur italien, à renoncer au prétendu héritage de cette jeune personne, qu'il possédait à cause de la mauvaise conduite de sa mère : mais M. Lance m'a assuré qu'il savait de très-bonne part, que le prince devait être indemnisé de quelque manière, pour la perte de ce prétendu marquisat *Della Lorretta*. Cependant, ma chère Létitia, n'imaginez pas que je croie tous ces contes ; je serai sûrement la dernière à les publier. Mais en vérité il y a quelque mystère dans cette histoire. Lance me dit l'autre jour à l'oreille qu'on soupçonnait beaucoup cette Océana d'être la fille naturelle de lord Latimore, et M. Elmer, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, d'être son frère ; il alla jusqu'à m'insinuer qu'il avait connu leur mère. Il paraît qu'elle était attachée à quelque souverain d'Allemagne.... Lance a

ajouté que la disparition subite de cette jeune personne était la suite d'un complot du capitaine Latimore qui voulait l'épouser ; que le marquis qui en est amoureux jusqu'à la passion, l'a retirée d'une maison peu honnête ; que son frère Elmer a voulu se battre avec le capitaine, mais que lady Julia qui est folle d'Elmer, a empêché que le duel n'ait eu lieu.... Je ne vous garantis point la vérité de cette histoire, ma douce amie ; mais nous savons tous que M. Lance est mieux informé que personne ; et ce qui la rend probable, c'est que lord William et le comte Latimore se sont réconciliés : tous les deux ne sont plus en place.

» Le comte s'est retiré au château de Latimore, où on dit qu'il vit comme un hermite. Personne ne pénètre jusqu'à lui, excepté l'évêque. Il ne mange que du pain, ne boit que de l'eau, et laisse

croître sa barbe de manière à faire peur. Ce qui confirme l'histoire de Lance, quoique je n'en croie pas un mot, c'est qu'il s'est aussi trouvé un père pour Elmer,.... un Mortimer Sidney. C'en est trop, ma chère amie, n'est-il pas vrai ?... Mais il fallait arranger l'histoire du jeune homme, ainsi que celle de la jeune personne, d'autant qu'il conserve sa place dans le nouveau ministère, dont le marquis est un des membres. Enfin, pour couronner l'œuvre, le mariage de lady Julia et d'Elmer Sidney, ainsi qu'on le nomme à présent, doit se faire avec celui d'Océana et du marquis, et pour comble de merveilles, le jacobin Winterton épouse lady Amélia, et les trois couples iront ensemble à l'autel... Pauvre lady Mary Derrington !...... Entre nous, elle et moi sommes au désespoir.... Vous savez qu'elle soupirait pour le capitaine Latimore ; eh

bien ! il est devenu amoureux d'une petite fille de Tenby dans le pays de Galles. Le jeune Meriton admire beaucoup lady Mary, et son père ne veut que ce qui plaît à sa mère. Mais les coffres des Derrington demandent beaucoup d'argent, et on n'obtiendra rien de lady Mary avec le seul titre d'*honorable ;* et je pense que George Stanley dont l'*excentricité* a gagné beaucoup d'éclat, est l'homme qui lui convient.... Ah ! ma chère Létitia, c'est ce même Stanley qui retarde l'union de mon Charles avec votre amie : il s'est entièrement emparé de ce pauvre Charles. Que pensez-vous qu'il a fait ces jours passés ? Il l'a défié de traîner une petite charrette de Brigthon à Lewes : mon étourdi a accepté, et a parié cinq cents guinées. Vous savez qu'il a beaucoup d'embonpoint ; Stanley est fort, quoiqu'assez élancé. Qu'est-il arrivé ?

mon Scavenge, attelé à la charrette comme un cheval, ou plutôt comme un âne, après l'avoir traînée pendant deux milles au milieu des huées de la populace, n'a pu aller plus loin, et a payé la gageure. Comment espérer de faire entendre la douce voix de l'amour à un homme qui se met au niveau des brutes ? J'avais cependant quelqu'espérance de le guérir de sa folie, mais ce méchant diable de Stanley lui a fait accepter un autre pari de mille guinées : c'est de faire en un jour cinquante milles à pied sur la route de Bath ; et dans ce moment, le pari s'exécute.

» La duchesse m'a dit ce soir que le jour marqué pour les mariages étoit le 30 juin, et que lord Latimore s'était conduit avec beaucoup de générosité dans cette occasion. Il a annoncé qu'il voulait être présent à la cérémonie qui aura lieu au château de Derrington dans

le Yorckshire. On est occupé à le décorer dans ce moment de la manière la plus brillante ».

Tel était le mélange de mensonges et de vérités qui se trouvait dans la lettre de lady Lustre à son amie.

Il était vrai que lord Latimore, après s'être démis de ses emplois, s'était retiré dans son château du Derbyshire. Il avait reçu cependant la visite de ses frères et de ses sœurs, et leur laissait espérer qu'après le mariage d'Océana, il reparaîtrait dans le monde, ou se retirerait dans quelque partie du continent. Il eut quelque peine à consentir que les mariages de ses sœurs se fissent en même temps que celui d'Océana ; cependant il céda aux pressantes sollicitations de la duchesse de Derrington, et promit de passer un ou deux jours au château après la cérémonie. Ses mo-

tifs pour cette condescendance étaient trop cachés pour qu'on pût les soupçonner.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Un jour de noces.*

Ce fut le dernier jour de juin que la duchesse de Derrington, comme grande prêtresse de l'Hymen, conduisit les huit victimes destinées à paraître devant l'autel qu'elle avait fait élever pour recevoir leurs sermens. On avait choisi, pour la célébration, le château de Derrington, situé au nord de l'Angleterre, qui avait été le séjour des ancêtres de cette famille depuis des siècles. La douce Julia y accompagna l'objet de son premier et de son seul amour, le repentant Elmer, que ses talens et ses vertus, purifiés des taches qui les avaient obscurcis, rendait digne de son choix;

la vive Amélia, en se donnant à Winterton, avait été décidée, peut-être, par un sentiment de vanité qui lui persuadait qu'il était flatteur de fixer dans ses chaînes un être dont le caprice et l'indifférence avaient passé en proverbe; et dont elle était tellement adorée, qu'il était devenu son disciple et son esclave. Le capitaine Latimore et son Emma n'étaient pas les moins heureux de ceux que sa Grâce conduisait au temple de l'Hymen : ce marin, franc, généreux et ardent dans ses affections, avait trouvé, dans *la petite beauté galloise*, les grâces de l'esprit unies aux qualités du cœur; et personne ne savait mieux les apprécier que l'heureux époux d'Emma Hanbury. La générosité du capitaine avait empêché qu'on ne connût la médiocrité de sa fortune; Emma seule en conservait le souvenir, et l'amour se joignait

dans son cœur à la reconnaissance.

Dans le quatrième couple qui approchait l'autel de l'Amour, le duc, la duchesse et leur excellent frère lord William ; voyaient toutes leurs espérances de bonheur se réaliser.... Tous les dons de la nature et de la fortune étaient réunis dans ces heureux époux ; et il est bien rare de trouver une pareille union dans aucun mariage, surtout dans ceux de la classe la plus élevée de la société.

Le 30 de juin, ces fortunés enfans de l'Hymen virent naître les premiers rayons du jour sans que le sommeil eût approché de leurs paupières. Ils se rendirent de bonne heure dans le grand salon du château, où étaient déjà réunis tous ceux qui étaient invités à la cérémonie. Ils y trouvèrent toute la famille Latimore, à l'exception du comte,.... les Meriton, la brillante lady Lustre,

Charles Scavenge, George Stanley, et une foule d'autres personnes de la première qualité. On attendait lord Latimore la veille; mais il avait écrit à l'évêque, qui devait faire la cérémonie, qu'une affaire importante l'empêcherait d'arriver avant la fin du jour des mariages, et qu'il ne voulait pas que son absence les fît différer.

La duchesse de Derrington avait arrêté que la cérémonie aurait lieu à dix heures du matin, et que le reste du jour serait consacré à une fête champêtre, où les habitans du château se mêleraient à ses nombreux vassaux.

Le respectable Melville et lord William conduisirent *leur* fille à l'autel. L'excellent Mortimer, dont la vie avait jusqu'ici été une suite d'infortunes, versait des larmes de joie, en donnant la main à sa future belle-fille. Le colonel Latimore tenait celle de sa sœur

Amélia, et le bon Hanbury accompagnait et encourageait son Emma. La petite chapelle était remplie de spectateurs. L'évêque prononça les paroles sacrées avec une solennité qui ajouta encore à l'impression que devait faire cette scène.

En sortant de la chapelle, le duc, la duchesse, le marquis et la marquise de Leverton retournèrent au château, avec leur joyeuse suite; tout y était préparé pour la plus brillante fête. L'hospitalité en avait ouvert les portes, et l'affabilité faisait disparaître la différence des rangs; tout y respirait la joie et le plaisir.

Si une sombre pensée pouvait exister encore dans cette journée de bonheur, elle se présentait sous la forme de Latimore. Son image repoussait la gaîté, et s'offrait au souvenir d'Océana, de son père, et de Mortimer, malgré les

efforts qu'ils faisaient pour oublier ce monument vivant de douleur. Le jour allait finir, et il n'était point encore arrivé. A onze heures du soir, Durand, le domestique du comte, vint annoncer que son maître était descendu de voiture à la porte du parc, qu'il le traversait dans le moment, mais qu'il ne voulait pas qu'on publiât son arrivée avant le lendemain matin.

Sa volonté dans cette occasion, comme dans toutes les autres, fut strictement observée : la famille se retira, dans la persuasion que le comte ne voulait paraître que le jour suivant ; tandis que ce cœur voué aux furies méditait sur les moyens d'exécuter les meurtres qu'il avait résolus pour détruire ces scènes de bonheur qui étaient le tourment de son âme implacable.

C'est avec ces infernales intentions qu'il arriva jusqu'à l'entrée du parc ;

en y entrant il fut arraché à ses horribles pensées par un spectacle qui frappa tout à coup sa vue, comme ces images aériennes qu'enfante l'imagination. Le château, d'une belle architecture gothique, était bâti sur une terrasse élevée à l'autre extrémité du parc, et dominait majestueusement la plus fertile vallée ; la lune paraissait sortir d'un bois épais qui s'élevait sur le coteau, et ses rayons répandaient leurs teintes argentées sur les créneaux du château ; un vent frais faisait voltiger les banderoles qu'on avait placées au haut des tours, et portait au loin les sons légers d'une musique harmonieuse. L'intérieur des appartemens était illuminé, et à travers les fenêtres du château, le mouvement des plumes des femmes annonçait que ses joyeux habitans se livraient encore au plaisir de la danse.

L'effet d'une telle scène aurait été un sentiment de ravissement pour tout autre que Latimore; ce fut pour lui un spectacle odieux : tel dans les premiers jours du monde, le soleil parut aux yeux éblouis de Satan; et ainsi que l'ange déchu, il s'écria qu'il haïssait ce qu'il voyait. Dans ses horribles projets de vengeance, il n'avait pas prévu l'effet que cette scène aurait sur son esprit. Il avait résolu qu'Océana et Mortimer périraient sous ses coups, et son âme atroce s'était tellement affermie dans cet abominable projet, qu'il se croyait sûr de son courage pour l'exécuter. Mais lorsque ce spectacle de bonheur s'offrit tout à coup à sa vue, il éprouva les tourmens de l'enfer. Il fit arrêter les chevaux, s'élança de sa voiture, envoya Durand au château, et s'enfonça dans un bois épais, qui était au bord du canal; le silence et l'obscu-

rité de ce lieu s'accordaient mieux avec ses sombres pensées; il s'assit sur le tronc d'un chêne abattu, et alors seulement il commença à pouvoir respirer.

Malédiction sur leurs fêtes! Malédiction sur leur joie! Pourquoi mon souffle n'a-t-il pas la force du salpêtre? Pourquoi ne peut-il faire sauter ce château, et les ensevelir tous sous ses débris?... Mais où m'égaré-je? Où seraient alors les témoins de ma vengeance? Qui pourrait soustraire à la mort le doucereux Derrington? Non, non, sa fille chérie doit mourir.... Il faut que son favori Mortimer expire; que ce brillant Leverton devienne veuf avant d'avoir été époux, et que Derrington vive pour être témoin de ma vengeance. Alors elle sera satisfaite; alors mon triomphe sera complet; alors je lui montrerai les corps sanglans de mes victimes; je lui

dirai : C'est moi, Derrington, c'est ton ennemi qui les a fait périr, qui a puni ton orgueil d'avoir voulu balancer le pouvoir de Latimore; je verrai ses larmes, j'entendrai ses gémissemens, je jouirai de l'agonie de son âme, et je quitterai le monde, triomphant.

Il demeura quelque temps en silence. Tout à coup il se lève, marche à pas précipités sur le bord du canal, et s'écrie :

Avec quelle lenteur se traîne le temps! Hâte-toi, heure de minuit! viens enveloppée de cette triste obscurité qui convient aux scènes d'horreur et de sang! Puisse l'astre de la nuit s'anéantir! Puissent les cieux n'être plus qu'un sombre chaos, tel qu'il était avant la naissance de la lumière! et si, dans cette vaste obscurité, il en reste encore un faible rayon, que ce soit quelque météore, qui, sous la forme d'un poi-

gnard sanglant, brille sur ces tours, et marque ma vengeance et mon triomphe! Que les vents sortent de leurs prisons; que les tempêtes viennent bouleverser le monde; que les élémens se confondent, et que cette place soit le théâtre de leur lutte terrible! Avec quel ravissement mon âme s'accorderait avec ce spectacle d'horreur! avec quelles délices elle se joindrait à ces scènes de désolation!

Dès ce moment, Latimore ne put concevoir que des idées de meurtre et de vengeance; sa raison l'abandonna entièrement; une sombre fureur s'empara de lui, et toutes les facultés de cet esprit si vaste furent pour jamais anéanties.

Il finissait ces mots, lorsque l'évêque, qui se promenait avec Mortimer, vint auprès de ce bois, où son malheureux frère, appuyé contre un arbre, demeu-

rait immobile, les yeux fixés sur l'astre de la nuit. Il le reconnut à l'instant, et d'un ton affectueux, lui dit : — Mon frère!.... Quelle que fût la douceur de sa voix, elle frappa l'oreille de Mortimer, comme les éclats de la foudre. Il s'élance loin de lui, en tenant un flacon plein de poison, le regarde avec dérision, et, après avoir avalé ce qu'il contenait, le jette loin de lui avec un bruyant éclat de rire. Tout cela fut rapide comme la pensée, et l'évêque n'avait pas eu le temps de revenir de sa surprise, lorsque ce malheureux insensé s'approcha de lui.

A présent, milord évêque, je suis mort; prenez mon corps, et disposez-en comme vous voudrez, une légion de soldats ne pourrait m'avoir en vie. Je sais que vous n'oserez pas m'ensevelir : que m'importe mon tombeau?... Beauclair n'en a pas eu, et il n'avait tué

personne : j'en ai tué deux ; mais ne me craignez plus, quoique je sois un meurtrier, je suis mort ; sentez, sentez, comme mon cœur est froid !

Il saisit la main tremblante de son frère, et la plaça sur son sein ; l'évêque sentit un poignard, et tressaillit.

Prenez ceci, prenez, ajouta Latimore en lui remettant deux poignards. Alors il continua avec un grincement de dents horrible..... Celui-là est teint du sang de la mariée, elle repose dans la chambre de cèdre, à l'aile du château qui est du côté de l'est..... Et celui-ci, .... que je le baise, c'est mon meilleur ami ; il a percé le cœur de Mortimer, il repose dans la chambre verte. Je l'ai tué le premier... Mais doucement, je n'ai pas vu Derrington ; il faut que je lui montre le sang.... Donnez-moi mes poignards.

Dans ce moment Mortimer, qui s'é-

tait arrêté avec le garde-chasse, entendant parler à haute voix, cria Milord !... milord !....

L'évêque jeta les poignards dans le canal en appelant au secours. Mortimer accourut avec le garde-chasse ; Latimore s'était arraché des bras de son frère, et courait avec vîtesse vers le château en criant et en riant. En peu de mots, l'évêque instruisit Mortimer et le garde, et tous trois suivirent Latimore.

Au lieu d'entrer dans le château, il s'arrêta, et voyant qu'il était poursuivi, il prit un sentier qui conduisait au bois. Il était alors plus de minuit. L'évêque et Mortimer craignaient d'effrayer les femmes qui étaient dans le château ; mais il n'y avait pas de temps à perdre ; ils crièrent tous à la fois. On leur répondit du château, où l'effroi succéda au plaisir.

Une heure s'écoula avant qu'on pût rencontrer le comte ; on le trouva épuisé par la rapidité de sa course et par l'effet du poison ; il respirait à peine ; il eut quelques intervalles de raison, où il s'efforça de parler, mais en vain. Il pressait la main de l'évêque, et faisait signe à tous les autres de s'éloigner.

Un silence solennel régnait dans le château ; la famille du comte, Océana, Mortimer et son fils, la duchesse et lord William, s'étaient réunis dans une chambre pour attendre l'évêque : au bout d'un quart d'heure il vint leur annoncer que le comte n'existait plus.

Un sentiment de douleur se fit sentir à tous ; quelques-uns parurent s'effrayer de l'idée qu'une telle catastrophe était arrivée un jour de noce.

—Eloignez ces superstitions qui dégradent l'esprit, dit l'excellent évêque. La superstition n'est-elle pas la cause des

malheurs dont vous avez été témoins ? Si celui qui se fia avec tant d'aveuglement au hasard de sa naissance, eût été moins esclave de la superstition ; s'il avait eu dans l'Être suprême qui règle tous les événemens, la moindre partie de la confiance qu'il donna à de vaines prédictions, nous aurions encore un frère. Ecartez, je vous prie, cette doctrine qui est opposée aux principes du bien, à l'essence de l'amour ; car qui pourrait donner sa confiance à un être qui destinerait une partie de ses créatures aux malheurs et à la souffrance ? Il donne aux uns la santé, aux autres les maladies, accorde ou retire à sa volonté les talens, les richesses, le pouvoir. Mais il a mis dans nous-mêmes les moyens d'être heureux, en nous donnant la liberté d'agir ; et le bonheur consiste dans l'amour de la vertu : si nous nous en écartons, le pouvoir suprême,

les richesses, les talens, et même la santé, ne pourront préserver nos cœurs de la souffrance et du malheur.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

